

Francis Benteux

Marc Leguay

(Charleville 1910 – Ban Khok Nong Saeng 2001)

Généalogie d'une œuvre



L'ancien Palais épiscopal d'Évreux. 1925 > 1931.
Lavis d'encre sur papier. 30,5 x 20 cm.

Avant-propos

Mais expliquer quoi ? Et puis surtout comment, quand la sensation, et non la raison, encore moins le calcul ou l'intérêt, déclenche la recherche et la guide ensuite entièrement ?

*Là, le temps ne peut servir de mesure, une année
ne compte pas et dix ans ne sont rien...*

Rainer Maria Rilke

Prologue

« Honte à vous ! Mais faudra-t-il donc que l'un des tout premiers musées au monde aujourd'hui dans son domaine expose les œuvres de l'artiste peintre pour vous ouvrir peut-être enfin les yeux ? », avais-je fini par lancer à la tête de mes confrères et consœurs avant de me lever de ma chaise et de quitter la réunion. Que ses recherches, si différentes des nôtres (faites principalement sinon exclusivement de copiés-collés), les dérangent par leur singularité, passe encore, mais de là à faire comme si leur sujet n'en était pas vraiment un, il y avait de leur part plus qu'une simple forme d'inertie bureaucratique : une forme de malhonnêteté intellectuelle, que je réprouvais totalement. Je prenais donc seule le parti d'organiser avec son étroite collaboration, impressionnée par sa détermination autant que par ses résultats, la première rétrospective de cette œuvre qui nous avait complètement échappé, nous les gens en place, découvrant en la préparant un univers qui remettait en question les bases mêmes de nos conceptions et de nos représentations.

Le Biographe

Dire que je l'ai connu est un bien grand mot. Car connaît-on jamais l'autre ? (Se connaît-on d'ailleurs jamais vraiment soi-même ?) Aussi, lorsque commençant à s'y intéresser les institutions et les médias se tournaient vers moi, un doute sur la justesse et peut-être plus encore le bien-fondé du portrait que j'en avais tiré m'envahissait ; des scrupules puisant leurs racines dans cette observation d'un sage chinois du sixième siècle avant notre ère : « Le vainqueur n'est-il pas celui dont personne n'a retenu le nom, dont les traces se sont toutes effacées, et qui a lui-même oublié au soir de sa vie ce qu'il avait bien pu vouloir autrefois chercher ? », à laquelle il m'avait implicitement fait penser la première fois. Parce qu'avant de se ressaisir et de les commenter ensuite abondamment, à ma grande surprise, il ne reconnaîtrait pas ses tableaux, en dépit de la qualité des reproductions papier que je lui présentais, les attribuant à un faussaire sévissant dans la capitale quand il y était en activité. Et nourris du fait que malgré les efforts déployés, mes connaissances des faits et gestes ayant formé la trame de son existence restaient pour la plupart confuses, incertaines, partielles ou superficielles ; sans parler de celles des événements arrivés à ceux qui en influèrent le cours, voire en décidèrent totalement. À commencer par les raisons qui poussèrent son géniteur à quitter son village natal au tournant des années 1900 pour fixer sa résidence et fonder un foyer à cinq cents kilomètres de là. Des souvenirs, par contre, après autant d'années d'enquête, ça oui, j'en avais beaucoup ! Même en ne comptant que ceux qui m'étaient restés ! Des bons... comme des mauvais – car on n'obtient rien sans peine. Mais je ne m'expliquais toujours pas ce qui s'était passé au juste ce soir-là en entendant le plus jeune frère de l'un de ses anciens élèves prononcer son nom, puis en le voyant s'agiter et protester contre mon ignorance après l'avoir répété, pour que je me lance sur-le-champ à sa recherche et, avec de la patience, un peu de chance et beaucoup d'obstination, mais après avoir traversé les premiers mois sinon la première année comme suspendu par les oreilles à une sonorité sans rien trouver (de quoi décourager n'importe quel professionnel du copié-collé !), transforme au fil du temps cette ignorance en un savoir considérable et très documenté : articles de presse, correspondance,

œuvres, portraits-photographiques, témoignages, etc., que la lecture de monographies d'artiste menée en parallèle m'apprenait à organiser et à présenter. "L'appel du vide" dont parlent certains psychologues américains contemporains ? Parce qu'au total, seule (mais ô combien féconde !) l'idée d'aller le trouver de l'autre côté de la frontière, où il s'était réfugié après la victoire du communisme dans le pays un quart de siècle plus tôt, me serait soufflée. Oui, bien qu'aux antipodes du caprice des premières ou du goût pour le sensationnel des seconds, étais-je pour autant parvenu à rendre le sens du beau qui l'animait, dont un portrait-photographique en noir et blanc le représentant à l'âge de cinq ans et demi avec son visage d'ange et ses longs cheveux aux côtés de son frère (les ayant lui au contraire coupés ras), de sa mère exhibant la dernière-née et de son autre sœur, révélait déjà les dispositions, et avait fait passer dans son œuvre ? Parce que peindre ce qui était désagréable et laid ne l'avait en effet jamais intéressé – il y avait déjà selon lui suffisamment d'horreurs comme ça dans la vie. À traduire correctement son rêve d'un havre de paix, de douceur et de sérénité ? Un rêve qu'il crut tout d'abord voir se réaliser à Ibiza au printemps 1936, avant que l'Histoire avec un grand H le détrompe, et voyait finalement se concrétiser pour de bon à peine quelques mois plus tard mais à dix mille kilomètres de là, sur une île du Mékong aux confins du Laos et du Cambodge, grâce à un heureux concours de circonstances. Par-delà le personnage de roman ? Telles étaient en substance les interrogations que la signature de leur protocole d'accord sur l'adaptation de ma biographie pour la télévision réveillait.

L'île au trésor

Aussitôt après le départ du gouverneur, monté à bord pour leur dire au revoir, et avant donc que le navire qui devait les ramener tous deux en Métropole n'appareille, Marc Leguay en était discrètement redescendu lui aussi, parce qu'il avait décidé de rester en Indochine, soi-disant pour une affaire de cœur amorcée le mois précédent à Quinhon, où ils s'étaient arrêtés pendant trois semaines, initialement pour raison de santé, lors de leur tour du sud de la Péninsule en voiture, contrevenant ainsi à ses obligations légales. Aussi, lorsqu'il débarquait trois mois plus tard sur l'île de Som, aux confins du Laos et du Cambodge, l'administrateur de la province, le baron Patrick Surcouf, un descendant en ligne directe du célèbre corsaire de Saint-Malo, qui venait tout juste d'être promu à ce poste et d'y prendre ses fonctions, après avoir passé déjà plusieurs années en Cochinchine et en Annam au service de la France d'Outre-mer, une fois averti sur sa situation, aurait normalement dû le renvoyer sans autre forme de procès et encadré par deux gendarmes à Saïgon pour y prendre le premier bateau en partance. S'il n'en fit cependant rien, régularisant au contraire son permis de séjour, ce ne fut ni pour ses beaux yeux, qu'il avait du reste grands et bleus, ni pour confirmer la règle, en faisant ici une exception, mais parce qu'il partageait d'une certaine façon avec le jeune artiste peintre pour la région le même rêve d'un havre de paix, de douceur et de sérénité, et que son épouse, l'une des petites-filles de l'inventeur de la machine à coudre moderne Isaac Merritt Singer, qui avait à peu près son âge et était une peintre amateur accomplie, s'entendait bien avec lui et l'accompagnait dans ses sorties.

« C'est d'ailleurs à lui que vos parents remettraient les clés de leur résidence de vacances sur l'île de Khong, la plus grande de l'archipel des Si Phan Done, où il s'était transporté à la suite de l'invitation du chef de district Kou Abhay, lorsque votre père serait rappelé à Paris par son Ministre au mois de mai 1939 pour être envoyé en mission à Londres ; un logement qui devenait dès lors sa maison et celle de sa première femme laotienne, où naîtraient leurs quatre garçons et sur le terrain de laquelle il ferait construire son école d'arts appliqués.

- J'ignorais ce détail sur leurs relations, mais je me souviens encore aussi très bien de ses grands panneaux représentant des paysages de là-bas suspendus aux murs de notre salle à manger quand j'étais enfant et que nous habitions Paris. »

Bien qu'ayant pourtant eu le loisir de m'y préparer et d'y réfléchir durant ma quête de cet entretien, les propos de mon interlocutrice au téléphone, qui allait bientôt fêter son quatre-vingt-dixième anniversaire et s'exprimait dans un français presque sans accent, dépassaient de loin tout ce que j'avais imaginé. Mais les miens, réciproquement, devaient pareillement résonner curieusement dans ses oreilles, elle qui était en effet persuadée depuis ce jour de l'immédiat après-guerre où un visiteur annonça la (fausse) nouvelle à ses parents que Marc Leguay avait été exécuté par les Japonais lors du Coup de force du 9 mars 1945.

« Un triptyque, pour être précis, représentant l'île de Khong comme s'il s'était agi de l'île au trésor, que votre père lui commanderait pour décorer la Résidence à Paksé, que j'ai retrouvé au tout début de mes recherches sur sa vie et son œuvre il y a vingt-cinq ans, mais réparti entre deux endroits, l'ambassade du Laos à Paris, sise avenue Raymond-Poincaré dans l'ancien hôtel particulier des frères Nobel, et la propriété familiale de son premier locataire, le prince Souvanna Phouma, sur l'île de Ré, tirant de ma découverte la conclusion que celui-ci l'avait peut-être reçu en cadeau personnellement à l'occasion de l'ouverture de celle-là.

- Mon père, ma mère, mon frère, ma sœur et moi quittâmes Paris et la France pour les États-Unis et Santa Barbara, où résidait ma grand-mère maternelle, en 1946 et mon oncle Noël, le frère cadet de mon père, s'installa alors avec sa famille dans notre demeure jusque vers la fin des années 1940, date à laquelle elle fut mise en vente après avoir été vidée. C'est donc vraisemblablement à ce moment-là que ces grands panneaux furent offerts au Prince, que mon père, un partisan de la première heure de l'indépendance de son pays et de la paix dans la région, connaissait à ce titre fort bien... L'ayant par contre emporté celui-là en partant, j'ai hérité au décès de mes parents d'un autre tableau de l'artiste peintre, d'un format plus modeste, représentant un arbre en bordure du Mékong. »

Avant qu'il ne fût trop tard, j'obtenais donc confirmation de la solution de l'énigme que j'avais cherché à résoudre pendant près d'un quart de siècle par la voix même de la personne qui m'y avait mystérieusement conduit sans le savoir quelques mois auparavant, m'étonnant à moitié seulement lorsqu'elle m'apparut de ne pas y avoir songé plus tôt, tellement je m'étais empêtré à partir du milieu de la décennie précédente dans des opérations de

communication et de promotion qui me faisaient progressivement perdre le fil de ma pensée.

Dans les pas de Marc Leguay

« Christelle, bonjour ! À la rencontre de qui êtes-vous allée pour nous ce mois-ci ?

- Bonjour Patrick. À celle du commissaire de l'exposition qui s'est ouverte au Musée des arts asiatiques en début de semaine, à qui la bêtise de certains, mêlée à leur cupidité, joua il y a quelques années un fort mauvais tour...

Lorsque ce soir-là, le soir de la pleine lune du troisième mois dans le calendrier bouddhique, le gérant de l'hôtel prononçait son nom, un nom que je n'avais encore jamais entendu auparavant, celui-ci résonnait agréablement dans mon oreille ; si agréablement, sans doute, qu'à la différence d'autres il y restait gravé.

Rentré à Paris, quelques coups de sonde m'apprenaient rapidement que ce nom-là était encore totalement ignoré des professionnels du marché de l'art : conservateurs de musée, marchands de tableaux, historiens et critiques. (Et pour cause, puisqu'il ne figurait dans aucune des cases de leur grille : lauréat du Prix de l'Indochine, enseignant à l'École des beaux-arts de Hanoï, participant aux Expositions coloniales, illustrateur à la Revue des Deux Mondes, peintre officiel de la Marine, etc.) Si par contre il était connu d'Anciens d'Indochine ayant séjourné dans le pays, de certains membres des grandes familles jadis au pouvoir à Vientiane réfugiées en France et des philatélistes, très rares étaient cependant ceux l'associant d'emblée à l'auteur d'une œuvre picturale à part entière et plus rares encore ceux sachant en parler.

Cette œuvre, je ne commencerais moi-même à la découvrir que neuf mois plus tard, de retour au Laos, après que le propriétaire d'une galerie dont l'enseigne avait piqué ma curiosité un après-midi que j'errais à travers la capitale en attendant que la fête commence, sincèrement désolé de n'avoir aucun tableau du peintre à montrer, me communiquait les coordonnées de quelques-uns de ses détenteurs.

Bientôt, une voix polie par les années rompait le silence : « Comment ? Je vous entends très mal. Parlez plus fort s'il vous plaît. ... Merci. Merci beaucoup. ... Me voir ? Je vous invite quand vous voulez. ... Lundi prochain ? Oui, très bien.

... Au revoir. À lundi. » Je n'en revenais pas ! (Et sa fille non plus !) Mon interlocuteur m'avait toujours été présenté jusque-là plus ou moins comme quelqu'un d'inaccessible (quand ce n'était pas quelquefois déjà mort !), n'admettant la visite de personne, et voilà qu'une poignée de jours seulement m'en séparait !

L'idée de chercher à rencontrer Marc Leguay, après déjà plus d'une année de recherches dans différentes directions sur sa vie et son œuvre, ne venait pas de moi, mais de quelqu'un que je connaissais encore à peine qui, un an et demi auparavant, profondément ému par le mauvais état dans lequel il trouvait à l'École des beaux-arts de Vientiane un important panneau décoratif réalisé par le peintre cinquante années plus tôt, avait proposé à son directeur de le faire restaurer en France à ses frais.

En ce dimanche après-midi, celui de la Fête des mères, m'attendaient à son domicile en région parisienne la cadette des huit enfants de Marc Leguay issus de son remariage, ainsi que trois de ses sœurs, dont deux accompagnées par leur mari ; un rendez-vous que j'avais obtenu grâce à l'intervention d'une ex-dame du Laos, elle-même propriétaire d'un tableau du peintre. Bien que trouvant forcément cette idée-là bizarre, sans y croire vraiment ni m'encourager elles ne m'en dissuadaient pas non plus et me communiquaient ainsi les coordonnées de leur sœur domiciliée à Vientiane qui, prévenue de mon passage et de son but, me recevait donc quelques jours plus tard et, après les présentations d'usage, composait le numéro de téléphone de leur père, que celui-ci venait de faire installer, puis me tendait le combiné.

Sur la traverse supérieure de la barrière en bois peinte en vert fermant l'accès à la parcelle se détachait cette inscription de couleur blanche : 81 Marc Leguay.

Ayant décliné la proposition de m'y conduire faite par sa fille après avoir reposé le combiné, muni de ces quelques renseignements : « À l'entrée de Nong Wua So, vous quitterez la route principale, celle reliant Udon Thani à Loei, et prendrez la route secondaire qui part sur la gauche ; une route que vous suivrez pendant environ cinq kilomètres, jusqu'à la hauteur d'un abribus. À cet endroit-là, vous vous engagerez dans le chemin de terre situé juste après ; il conduit à Ban Khok Nong Saeng. Parvenu au centre du village, reconnaissable aux deux-trois commerces qui s'y trouvent rassemblés : l'épicerie-droguerie-quincaillerie, la marchande de soupes, le réparateur de cycles, vous emprunterez l'étroit sentier sur la droite ; la maison de mon père est la dernière que vous apercevrez. », je m'étais débrouillé autrement pour y arriver.

La maison du peintre ne se distinguait guère au premier coup d'œil de celles voisines que par les dimensions importantes de son jardin et l'absence

d'animaux de basse-cour : mêmes matériaux de construction, même élévation sur pilotis, mêmes dépendances. « Il y a vingt-cinq ou trente ans, c'était encore ici le bout du monde. De la forêt-clairière située au-delà des rizières jouxtant la parcelle surgissait parfois un éléphant sauvage. Cette époque-là est à présent complètement révolue. »

Outre pour lui redire mon admiration pour son œuvre (dont je ne connaissais à ce moment-là qu'une infime partie, une quinzaine de tableaux répartis entre Paris et le Laos), j'étais également venu le voir pour lui soumettre une proposition d'organiser à Vientiane vers la fin de l'année une exposition de cette œuvre à l'occasion du retour du panneau décoratif.

Mais cette visite, qui n'aurait donc dû durer que quelques dizaines de minutes tout au plus ce lundi matin-là, se prolongeait dans les faits jusqu'au jeudi suivant.

« Grâce à vous, en regardant les photographies des œuvres de Marc Leguay que vous m'avez envoyées, j'ai retrouvé le Laos des années heureuses. Et je suis ravi de l'action que vous menez pour que Leguay soit mieux connu et qu'un juste hommage soit rendu à son talent. Votre ferveur et votre enthousiasme m'ont convaincu non moins que les sacrifices que vous avez faits pour cette noble cause, et je vous prie de bien vouloir trouver ci-joint ma participation à l'édition de votre ouvrage avec mes vœux les plus chaleureux pour son succès. »

Sept mois séparaient ma première visite au peintre de la suivante, pour son quatre-vingt-dixième anniversaire (une troisième, projetée au mois d'octobre de la même année, n'aurait finalement pas lieu en raison de son mauvais état de santé ; le 22 mai de celle d'après il décédait) ; des mois au cours desquels je retrouvais en France quelques-unes des personnes dont il m'avait cité le nom, recueillis leurs témoignages sur les circonstances de leur rencontre, l'image ou le souvenir qu'elles conservaient de lui, découvrais les tableaux qu'il leur avait offerts à l'occasion d'une fête, en échange d'un service, sans raison particulière, ou qu'elles lui avaient achetés, repartis généralement avec d'autres noms de personnes à contacter qui, comme elles, avaient autrefois au Laos monté une affaire ou poursuivi une carrière, civile ou militaire ; des mois au cours desquels je prenais aussi conscience du caractère prématuré sinon illusoire d'une exposition à Vientiane et substituais à ce projet celui de la rédaction de la première monographie sur l'artiste.

Après avoir effectué les premières recherches, puis les avoir poursuivies pendant encore plus d'une année après avoir obtenu l'accord de Marc Leguay pour les publier, je me présentais donc un jour devant l'éditeur de mon carnet de voyage Flânerie sur le Mékong avec mon manuscrit ; un projet d'ouvrage

qu'il trouvait certes intéressant mais refusait de financer, arguant du fait qu'un livre d'art se vendant mal en général, que dire alors quand l'artiste en question n'était encore référencé nulle part (ni dans le Bénézit ni dans aucun autre dictionnaire artistique). Trois mois plus tard, je me présentais de nouveau devant lui, cette fois-ci avec la moitié de la somme requise ; cet argent provenant des dons et des souscriptions que j'avais reçus (ou qui m'avaient été promis) en réponse à l'appel à l'aide financière que j'avais lancé immédiatement après son refus. Il acceptait alors d'apporter l'autre moitié.

Dont la sortie en librairie avait été fixée au début du mois de novembre, l'ouvrage était présenté en avant-première à la librairie du Musée national des arts asiatiques-Guimet qui venait tout juste de rouvrir ses portes ; une présentation qui me permettait de faire mieux connaissance avec certains souscripteurs et donateurs, tels que l'auteur de la lettre précitée, que j'avais tous invités à cet évènement avec l'envoi de mon ouvrage, eux qui dans leur très grande majorité ne me connaissaient encore que de nom, que je remerciais alors de vive voix pour la confiance qu'ils m'avaient accordée ; une confiance ayant ni plus ni moins permis à cet ouvrage de paraître.

« Je vous remercie beaucoup pour le don de votre ouvrage. Je l'ai montré à mes collègues lors d'un récent conseil de direction. L'idée d'organiser une "petite" exposition sur l'œuvre de Leguay y fut lancée. Si elle se confirmait, vous seriez alors contacté par notre responsable des expositions. » Six semaines plus tard, ce dernier m'appela effectivement pour me présenter leur idée : outre des documents philatéliques, un choix de tableaux représentatifs, et sollicitait ensuite ma participation à l'élaboration de cette manifestation.

Plus de trois mille personnes visiteraient l'exposition « Marc Leguay, le peintre du Laos » au Musée de La Poste à Paris, parmi lesquelles tous les prêteurs ainsi que leurs proches, beaucoup de philatélistes, mais aussi nombre de ses anciens élèves, à la fois très émus, comme certains l'écriraient, par ces retrouvailles avec leur professeur de dessin au lycée de Vientiane et enchantés par son œuvre, qu'ils ne connaissaient jusqu'alors qu'au travers des timbres-poste.

La promotion de l'ouvrage d'un côté, la médiatisation de l'exposition de l'autre, sans oublier bien sûr le rôle des circonstances, étaient immédiatement à l'origine de nombreuses rencontres et découvertes supplémentaires ; en si grand nombre dans les faits, qu'elles me faisaient rapidement songer à une réédition de cet ouvrage. Il me faudrait cependant patienter presque dix ans et trouver l'évènement – l'exposition « Marc Leguay, le peintre du Laos » au Musée de l'Ardenne à Charleville-Mézières, sa ville natale – qui, aux yeux d'un

éditeur de livres d'art, pouvait la justifier, pour voir aboutir ce projet ; une décennie au cours de laquelle j'enrangeais un matériau si considérable qu'à sa sortie la seconde édition représentait en volume tout simplement le double de la première, l'ouvrage s'étant notamment enrichi de portraits photographiques du peintre et accru d'un chapitre portant sur ses activités de dessinateur, de graveur et d'affichiste, tandis que la table de ses peintures inventoriées avait été multipliée par deux. Il me faudrait aussi trouver de nouveau les moyens de son financement, cette fois dans leur intégralité, puisqu'en définitive l'éditeur pressenti ne s'investissait, si j'ose dire, dans ce projet qu'au stade de l'encaissement de l'argent des ventes !

« Je tiens entre les mains ce livre magnifique, fruit de tant d'efforts – et de luttes ! – et d'intelligence et de minutie, bref de tout ce que cette époque qui nous cerne et nous troue ne pardonne pas... Il n'empêche, le fruit existe, et il est beau et bon ! On y entre, si je peux dire, comme dans un rêve et pour y trouver d'autres merveilleux fruits, ceux du visage de ces femmes par exemple, que Leguay a – pour reprendre une phrase de Viélé-Griffin sur la vie – aimées jusqu'à les comprendre. Et cette compréhension intime, ce savoir éclos à la pointe d'un pinceau qui tisse délicatement attention et affinité, a cette vertu de nous faire sentir à quel point le rêve de notre regard révèle et rejoint une réalité plus directement et plus essentiellement pulpeuse et savoureuse ; la réalité en fin de compte. Il a fallu, à ton tour, que tu deviennes l'artiste de l'artiste pour que, en ce livre même, cela nous soit perceptible. »

L'exposition « Marc Leguay, le peintre du Laos » au Musée de l'Ardenne à Charleville-Mézières, très complète grâce à l'esprit de générosité que les propriétaires des œuvres présentées partageaient avec le peintre et à la confiance qu'ils m'avaient faite ou m'avaient renouvelée lorsque je les avais sollicités, touchait pratiquement à sa fin et, sans avoir résolu l'énigme de la venue de son père, originaire de Normandie, dans cette ville au tout début des années 1900, je me préparais à en partir et à gagner Perpignan pour y jeter les bases de celle suivante, consacrée cette fois à ses années perpignanaises, celles qui avaient précédé son départ en Indochine et son installation au Laos, sur lesquelles il était revenu avec une émotion et une précision si grandes au cours de nos entretiens (il me confiait par exemple que de cette période-là datait l'adoption définitive du diminutif Marc, parce que la prononciation catalane de ses nom et prénom sonnait mal) que cela m'avait encouragé à approfondir, quand je recevais le message suivant : « Cher Monsieur Benteux. J'appartiens au Musée national des arts de Singapour. Mes collègues et moi-même sommes tombés par hasard sur une présentation de votre ouvrage consacré à Marc Leguay. Nous en avons compris qu'il s'agit d'un peintre français ayant exercé

une influence considérable dans le domaine des arts au Laos au cours du vingtième siècle et aimerions par conséquent en savoir davantage sur vos recherches. Avec l'espoir de recevoir donc prochainement de vos nouvelles. Merci ! Grace Tng. » Quelle récompense suprême pour le peintre, certes posthume, que cette reconnaissance de son œuvre par l'un des tout premiers musées au monde dans le domaine de l'art moderne en Asie du Sud-Est ! Quoi donc de plus naturel pour moi en manière de réponse à ce message que d'adresser à son auteure un exemplaire de cet ouvrage qui avait amené cette œuvre à la lumière, en m'excusant de sa disponibilité uniquement en langue française.

Cette expression : "Marc Leguay, le Gauguin du Laos", qui sur place commencerait à circuler parmi l'élite locale à partir du tournant des années 1950, les lecteurs du *Républicain du Midi*, le quotidien de Perpignan et des Pyrénées-Orientales dans l'immédiat après-guerre, la découvraient dans son édition du jeudi 13 juin 1946, sous la plume du critique d'art du journal, dans un article intitulé : « Des nouvelles de Marc Leguay » ; une expression destinée à attirer leur attention sur ce jeune artiste peintre qui était arrivé dans la région au début des années 1930, avait commencé à y faire parler de lui, mais depuis qu'il en était parti à la fin de l'année 1936 n'avait plus jamais donné le moindre signe de vie.

À la référence à leur trajectoire commune : le départ sinon la fuite de la Métropole et l'installation sous les Tropiques, faite par mon confrère pour fonder le rapprochement entre les deux hommes, s'ajouteraient des considérations relatives à leur œuvre : la vivacité des couleurs et la part belle faite aux personnages féminins, lorsque celui-ci serait établi sur place par l'élite locale.

La ressemblance s'arrêtait toutefois là. Et on ne trouvait à vrai dire dans toute l'œuvre peinte de Marc Leguay inventoriée à ce jour qu'une seule fois une imitation de la manière de Paul Gauguin : larges aplats de couleur unie, simplification des formes, austérité de l'expression.

Mais comment donc lui, Marcel Leguay, le fils d'un commis-pharmacien et d'une employée de bureau, né à Charleville le 10 janvier 1910, après avoir fui avec sa mère, son frère et ses deux sœurs, l'occupant allemand aux premiers jours de l'année 1916, et trouvé refuge au domicile de ses grands-parents paternels à Maltot dans le Calvados, été scolarisé dans une institution religieuse à Évreux, où toute la famille de nouveau réunie après la fin de la guerre s'installait, adopté par la nation au décès de ses parents et élevé ainsi que son frère et ses deux sœurs par sa grand-mère maternelle les y ayant

rejoints, avec le soutien de quelques voisins charitables, enfin, employé pendant quelques mois de l'année 1927 au service de l'état-civil de la mairie, a-t-il pu être à l'origine d'une œuvre aussi lumineuse et souriante, paisible et harmonieuse ?

Mystère de la création ou non, plus de trois cents personnes, aux dires des organisateurs, s'étaient en tout cas déplacées au Musée des arts asiatiques pour assister au vernissage de sa première rétrospective en France : près de cent-vingt tableaux, sans compter les affiches, les dessins, les gravures, les maquettes de timbres-poste, couvrant pratiquement cinquante années d'activité et tous les genres comme les sujets abordés au cours de celles-ci, avaient en effet cette fois été réunis ; une œuvre comme irriguée par la pensée que résumait parfaitement cette formule : "La perfection du jour et l'innocence du présent pour unique compagnie." Doigt d'honneur, pied de nez à l'Histoire avec un grand H (celle des vainqueurs aussi bien que celle des vaincus) et à toutes ses horreurs ? Mais chacune des réalisations du peintre, à l'instar de son *Paysage rural du Sud-Laos*, véritable havre de paix, de douceur et de sérénité, choisi comme illustration pour l'affiche de cette exposition, le carton d'invitation à son inauguration et la couverture de son catalogue, ne le criait-elle pas, si j'ose dire, par-dessus les toits ?

De cette foule émergeaient son commissaire, avec qui je m'étais donc longuement entretenue à plusieurs reprises au cours des deux semaines précédentes et à qui j'avais demandé de bien vouloir faire le récit détaillé de sa rencontre avec Marc Leguay et de tous ses prolongements, en compagnie de l'adjoint au maire de la ville délégué aux Arts et à la Culture, de l'ambassadeur de la R.D.P. Lao en France, de la directrice du Musée et du fils cadet du peintre, qui s'exprimeraient chacun brièvement, et, tantôt ici, tantôt là, la trentaine de propriétaires (propriétaires d'origine des œuvres ou leurs héritiers et ceux qui l'étaient devenus au cours des vingt dernières années après en avoir fait l'acquisition chez un antiquaire, un brocanteur, en salle des ventes, ou bien encore sur eBay), qu'avec leur accord et celui du Musée, j'avais à tour de rôle interviewés in-situ, devant leurs tableaux, la veille ou l'avant-veille. Écoutons leurs témoignages...

« Ne recevant plus aucune nouvelle à partir de ce moment-là, sa famille finirait par croire qu'il s'était fait tuer à la guerre, la guerre civile espagnole j'entends, et son nom par tomber dans l'oubli.

Au décès de ma tante, autrement dit de son autre sœur, ma mère héritait de cette aquarelle que mon oncle exécuta probablement au cours des quelques

mois, qui seraient aussi les derniers, qu'il passait à Évreux avant son incorporation.

- D'apprendre donc près de trois quarts de siècle plus tard par le journal *Le Monde* qu'une exposition consacrée à son œuvre se tenait au Musée de La Poste à Paris dut être par conséquent pour votre mère un véritable choc ?

- *Et comment ! »*

« Il me dit un jour, qu'en cours de route, quelqu'un lui avait laissé croire qu'à Perpignan il trouverait peut-être du travail chez un architecte.

- Madame P., vous êtes aujourd'hui la doyenne des personnes l'ayant connu personnellement. Dites-nous s'il vous plaît comment cela s'est passé.

- *J'ai fait sa connaissance à Canet-Plage durant l'été 1935. Il était venu voir un ami qui, comme mes parents, y louait une villa, puis s'était rendu sur le front de mer et, assis sur le sable, à la hauteur du hangar où était remise à la fin de la saison estivale La Comète, la barque du marchand de liqueurs, sa boîte de couleurs posée sur les genoux, il s'était mis à la représenter.*

Je l'ai par la suite croisé de nouveau à quelques reprises en ville. Une fois, il m'invita à une représentation du spectacle dont il avait réalisé les décors. Une autre, je me souviens lui avoir demandé de peindre un bouquet de fleurs ; ce sujet ne devait pas l'intéresser, car je ne l'ai jamais reçu. Et puis un jour, je ne l'ai plus revu.

Il y a une quinzaine d'années, en lisant le journal, mes yeux tombaient sur une petite annonce où il en était question. J'y ai répondu. »

« Après avoir retourné toute la maison de la cave au grenier une fois supplémentaire, je mettais finalement la main sur cette très grande et fort belle aquarelle sur papier carton. Je suppose que Marc Leguay en fit cadeau à mon père le jour de sa visite à son atelier en manière de remerciements pour son invitation.

- Visite ô combien déterminante sur le cours de sa vie !

- *Je reconnais en effet que mon père eut du flair ce jour-là ! »*

« Mon grand-père avait cette fâcheuse manie d'annoter pratiquement chaque document – livre, revue, programme de spectacles, carte routière, etc. – passant entre ses mains. C'est cependant grâce à elle si nous connaissons aujourd'hui les étapes de ce voyage au Cambodge, au Laos, en Annam et en Cochinchine qu'ils effectuèrent tous les deux au début de l'année 1937, pendant leur séjour au palais du gouverneur à Saïgon.

En tant qu'adhérent de l'association des Amis du Musée Guimet, mon mari reçut une invitation aux deux séances de signature de la première

monographie sur l'artiste qui y étaient organisées. Je m'y suis donc rendue, emportant à tout hasard avec moi cette série d'aquarelles qu'avant de se séparer le peintre remit à mon grand-père en souvenir de leur voyage.

- Des œuvres qu'on pourrait donc considérer comme les toutes premières du Laos ?

- *Sûrement ! »*

« Mon oncle, qui était à ce moment-là le chef du district de Si Phan Done, s'étant immédiatement pris d'affection pour Marc Leguay quand celui-ci débarqua sur l'île de Som avec l'intention de s'y installer, le prit en quelque sorte sous son aile.

Nés à un an et un jour d'intervalle, mon père et lui devinrent très vite les meilleurs amis du monde. À chaque anniversaire qu'ils fêtaient ensemble, un peu à la manière d'un rituel, le peintre faisait cadeau d'une de ses œuvres à son ami.

- Ce qui doit par conséquent représenter au total un nombre de tableaux assez considérable !

- *Réfugiée en France après le changement de régime au Laos en 1975, leur vue me manquerait d'ailleurs bientôt tellement que je demandais un jour à ma sœur aînée restée au pays de bien vouloir m'envoyer une photo de mes trois préférés. »*

« Quand j'ai un jour demandé à mon mari d'où lui venait ce tableau, il me répondit qu'il le tenait d'un peintre, qui le lui avait remis en échange d'une consultation de l'un de ses enfants en bas âge atteint d'une crise de paludisme, lorsqu'il était en poste au Laos. »

« J'ai toujours vu ces tableaux accrochés dans le bureau de mon oncle qui, débarqué à Saïgon le 2 octobre 1945 à la tête d'une compagnie d'infanterie de marine, aurait connu Marc Leguay à Phnom Penh, lors de la libération du camp où avec les autres Français il était retenu prisonnier des Japonais, qui lui aurait ensuite servi de pilote sur le Mékong pour ramener au Laos la petite communauté française.

Après en avoir hérité ma sœur et moi au décès de notre tante, je chercherais d'abord à déchiffrer la signature du peintre, sur lequel mon oncle était toujours resté silencieux.

- Et ensuite ?

- *Ensuite, grâce à Google, je tomberais un jour sur les coordonnées de Francis Benteux. »*

« Voir une exposition à Perpignan au début de l'été 1935 et retrouver le peintre onze années plus tard à dix mille kilomètres de là, dirigeant une école d'arts appliqués, marié à une autochtone et père de quatre garçons, qui ne serait pas resté interdit au moins un instant en pareille situation ?

Quand mon père, plus d'un demi-siècle après ces retrouvailles (dont il adressa d'ailleurs à un journal de Perpignan, qui le publia, le compte-rendu qu'il en avait fait après être revenu de sa surprise), apprendrait par une vieille amie qu'un photographe venait de passer chez elle pour prendre en photo les tableaux de Marc Leguay qu'elle possédait en prévision d'un ouvrage à paraître sur sa vie et son œuvre, il contacterait aussitôt cette personne pour lui demander de bien vouloir s'arrêter aussi chez lui et faire de même avec les siens. »

« Après l'assassinat de mon père, ma mère, mes deux frères et moi abandonnâmes la plantation, quittâmes l'Indochine défaite et agonisante, arrivâmes en France, que je découvrais pour la première fois à l'âge de sept ans et demi, et emménageâmes dans un trois-pièces à Nice, la ville natale de mon grand-père paternel, où ce tableau, l'un des rares objets de là-bas apportés avec nous, trouva rapidement sa place définitive au-dessus de l'un des deux fauteuils du salon.

Il s'y trouvait toujours quarante-cinq ans plus tard, mais à Boulogne cette fois, où ma mère vieillissant avait déménagé au début des années 1980 pour se rapprocher de ses enfants installés en Île-de-France, et à la différence près que son vernis s'était encrassé, lorsque Francis Benteux, qui en était alors au tout début de ses recherches et n'imaginait sans doute pas qu'elles le mèneraient sans cesse de l'avant et toujours plus loin, comme en témoigne la véritable somme sur l'artiste qu'il vient de faire paraître, invité quelques jours plus tôt à le voir, se présenta. C'est je crois le seul tableau du peintre à avoir figuré à chacune des expositions qu'avec la complicité de propriétaires enthousiastes il lui a aussi déjà consacrées.

Sans qu'il fût jamais question entre nous d'un genre et d'un nombre bien définis, du moment qu'ils nous plaisaient à tous les deux et étaient dans nos moyens, le souhait d'en posséder d'autres, après avoir hérité de celui-ci au décès de ma mère, fut à l'origine plutôt celui de mon mari ; un souhait remontant maintenant à une quinzaine d'années, qui devenait réalité une première fois à la clôture de la dernière manifestation artistique en date avec cette nature morte que vous voyez là-bas, tout simplement disponible alors à la vente. »

« C'est un tableau auquel je suis peut-être davantage attachée qu'aux autres, parce que Marc Leguay m'en fit cadeau personnellement le jour de mon mariage.

Avant son départ pour Vientiane, mon mari avait plusieurs fois mis à sa disposition ses entrepôts pour lui permettre d'exposer. Ils étaient très liés, vous savez. Après la capitulation japonaise, mon mari lui offrirait par exemple spontanément son aide financière pour pouvoir redémarrer l'école d'arts appliqués qu'il avait ouverte dans l'île de Khong quelques années plus tôt. »

« Ma mère avait fait son choix la veille. Et pour être certaine que ces deux tableaux-là n'iraient à personne d'autre, elle se présenta à l'hôtel où avait lieu la vente quelques minutes avant l'ouverture des portes et en discuta le prix directement avec le peintre.

À l'occasion d'un récent voyage organisé, destiné uniquement aux propriétaires des œuvres de Marc Leguay désireux de revoir le pays de leur enfance ou de découvrir celui où leurs parents, leurs grands-parents, un oncle ou une tante y accomplirent eux aussi une partie sinon l'essentiel de leur destinée, j'aurais d'ailleurs le plaisir de retrouver les lieux figurés sur ces tableaux. »

« Lorsque les nouveaux logements des enseignants furent construits, j'allais aider les Leguay à déménager. Surprenant mon étonnement de voir ce grand tableau resté accroché au mur de la pièce principale entièrement vide, mon professeur me dit alors : "Celui-là ne vaut rien. En son temps, je n'avais pas toujours les moyens de m'acheter de la toile. Tu peux l'avoir s'il te plaît.

- Oui, je l'aime beaucoup, même peint sur contreplaqué."

On y retrouve son fils aîné, assis sur le dos d'un des deux buffles domestiques s'abreuvant à la mare bordée de bananiers sauvages et de flamboyants et, légèrement en retrait, son épouse, de corvée d'eau. »

« Enfant, j'ai toujours vu ce tableau dans le salon de mes grands-parents. Il appartient aujourd'hui à mon frère.

J'apprendrais l'existence de l'exposition consacrée à l'œuvre du peintre au Musée de La Poste à Paris par le journal télévisé de FR3 et y laissais en partant mon témoignage sur son livre d'or. »

« En quittant chaque matin l'hôpital Mahosot, où mon épouse était alitée, pour me rendre au travail, je passais devant le domicile de Leguay et prenais avec lui le premier jus de la journée. C'est à ce moment-là que je lui commandais les tableaux qui sont accrochés ici.

Un demi-siècle plus tard, en parcourant le numéro du magazine Notre Temps auquel, comme de nombreux retraités, je suis abonné, que je venais de recevoir, mes yeux tombaient sur l'annonce que Francis Benteux y avait insérée. »

« Ce tableau, je l'ai d'abord vu chez l'une de mes tantes, qui en avait hérité d'un grand-oncle dont la carrière s'était en partie déroulée au Laos. Constatant qu'il me plaisait vraiment, elle m'en faisait un jour cadeau.

Plusieurs années plus tard, de passage en ville pour y faire des achats, je surpris à la devanture d'une librairie l'ouvrage de Francis Benteux. Après quelques recherches sur Google pour trouver ses coordonnées, je l'appelais un soir pour lui annoncer que moi aussi je possédais un tableau de Marc Leguay. »

« Il était ravi par mon cadeau : un rouleau de toile, un pot de blanc de zinc et deux bouteilles d'huile de lin. (Alors que nous nous trouvions au restaurant tous les trois, mon mari, lui et moi, quelques jours avant notre départ en congé, il s'était plaint du manque de fournitures. Cela m'avait fait de la peine et je m'étais jurée à part moi d'y remédier.)

Ce tableau, Marc Leguay me l'apporta le lendemain, en témoignage de sa gratitude.

Il y a quelques années, après avoir lu dans le journal qu'une exposition de ses œuvres se tenait au Musée des beaux-arts de Perpignan, je demandais à des voisins de bien vouloir m'y conduire. Sur place, son commissaire ne cacha pas son enthousiasme de faire ma connaissance : mon nom était de ceux que le peintre avait cités. »

« Mon père était le seul enseignant du lycée à posséder à ce moment-là une voiture tout-terrain ; un véhicule absolument nécessaire à l'époque si l'on voulait s'aventurer dans l'intérieur du pays. À l'occasion des vacances de Pâques de l'année scolaire 1957-1958, il en faisait profiter Marc Leguay, choisissant de passer par la Plaine des Jarres pour se rendre à Luang Prabang. Impressionné peut-être par les Hmong peuplant la région, le peintre en réalisait sur place une série de portraits saisissants à l'aquarelle, dont ces deux-ci qu'il offrit à mon père sans doute pour le remercier.

Quarante-cinq ans plus tard, en feuilletant Pariscope, je découvrais qu'une exposition consacrée à son œuvre se tenait au Musée de La Poste. Aussitôt, je décrochais le téléphone, composais son numéro et prenais contact avec ses responsables. »

« Déchirées, piquées et tachées, je retrouvais dans le grenier de la maison familiale que j'avais dû quitter précipitamment dix ans auparavant ces deux aquarelles appartenant à cette même série de portraits, que mon père acheta donc vraisemblablement à Marc Leguay lors de son passage à Luang Prabang à cette occasion-là, et les ramenais en France en l'état.

Après y avoir été au départ opposée, j'acceptais finalement de les prêter au Musée de La Poste à Paris en échange de leur restauration et de leur encadrement. »

« Sa demande s'étant peut-être faite plus pressante à l'approche de notre départ du Laos, mon père finit par obtenir de Marc Leguay cet ensemble de dessins qu'il lui avait commandé pour illustrer son second livre de poèmes.

D'entendre à nouveau parler de mon ancien professeur de dessin au lycée de Vientiane quarante ans plus tard est totalement dû aux circonstances : depuis des années, mon mari et moi descendons à l'hôtel Cujas-Panthéon chaque fois que nous montons à la capitale ; un hôtel situé dans une rue transversale à celle de la maison ayant publié la première édition de l'ouvrage Marc Leguay, le peintre du Laos, que nous avons donc découvert dans la vitrine en la longeant un jour peu de temps après sa parution. »

« J'ai rencontré Marc Leguay à deux reprises : la première, au domicile de mes parents vers le milieu des années 1960 ; la seconde, quinze ans plus tard, à Bangkok, accompagnant mon père qui avait décidé d'aller lui rendre visite.

Pour une raison qui m'échappe encore, alors que ces deux-là furent pourtant si proches (comme l'atteste leur correspondance), il n'y eut jamais aucun tableau du peintre à la maison.

C'est grâce à Francis Benteux, et donc bien des années après, que j'aurais la chance de combler ce manque. »

« Ayant décidé de quitter le pays, je rendais par conséquent une dernière visite aux personnes avec qui j'y avais passé du bon temps. C'est ainsi qu'un soir je frappais à la porte de l'appartement de Marc Leguay ; une porte que je voyais bientôt s'ouvrir et le peintre s'encadrer dans son embrasure, qui tout en m'ordonnant du doigt le silence m'invitait à entrer. Il était en train de travailler à un nu, dont le modèle était allongé sur le canapé. Après quelques minutes passées à le regarder faire puis une dernière poignée de mains je me retirais, emportant avec moi ce tableau qu'il me remettait à ce moment-là en souvenir de notre rencontre. »

« J'ai à plusieurs reprises proposé à Marc Leguay d'organiser une expo vente de ses œuvres à l'hôtel, mais ai toujours essuyé un refus.

Sans être un intime, je le croisais régulièrement au bar, où il retrouvait ses amis le soir venu. Il buvait sec et aimait faire la java !

Je possède ces trois tableaux de lui, acquis auprès de Laotiens entre les mains desquels ils tombaient à la chute de l'ancien régime (ou l'avènement du nouveau). »

« Avec Marc Leguay et le surveillant général du lycée, mon père faisait partie du petit nombre d'enseignants toujours présents à chaque nouvelle rentrée scolaire. Cela crée forcément des liens !

Fidèle auditeur de Radio Classique, j'écoutais donc cet après-midi-là comme d'habitude l'émission dont Francis Benteux était cette fois l'invité pour parler de son dernier livre et, ému par ce que je venais d'entendre, lui écrivais aussitôt quelques mots pour le féliciter et aussi l'inviter à venir voir les œuvres du peintre que j'avais héritées de mon père. Croyant qu'ils avaient tous été soit détruits soit perdus dans la tourmente révolutionnaire, quelle ne fut donc pas sa surprise en découvrant chez moi, accroché au mur de la salle à manger, un de ses nus ! »

« Lorsqu'à la fin du premier cycle d'études secondaires mon père interrogea Marc Leguay sur le métier qu'il me voyait exercer plus tard, celui-ci lui avait répondu sans hésiter : "Architecte." Possédait-il aussi le don de prédiction ou faisais-je inconsciemment mien le choix d'un homme que je respectais et vénérais ? Toujours est-il que quinze années plus tard, ce serait avec ce diplôme et pas un autre que j'entrais dans la vie active ! J'avais certes toujours suivi avec beaucoup d'intérêt son enseignement pendant mes quatre années de collège. Je le vois encore ici dans son pantalon de flanelle gris perle et sa chemise blanche au col ouvert et aux manches retroussées, les cheveux grisonnants tirés en arrière et la cigarette aux lèvres, en train de reproduire à la craie de couleur sur le tableau noir un détail de son vaste panneau décoratif sur la vie villageoise, dont il avait apporté en classe l'un des cinq éléments, avant de nous demander de faire de même au crayon dans nos cahiers.

Même si cette œuvre de lui que vous voyez derrière moi, une œuvre que ma sœur racheta à une cousine pour me l'offrir le jour de mon mariage, est loin de faire partie de mes préférées, celles aux couleurs vives et éclatantes, je m'en contente néanmoins fort bien ! »

« Enseignant à l'École de médecine, je ne croisais par conséquent pas Marc Leguay quotidiennement. Mais parce que j'étais philatéliste, j'en avais

déjà entendu beaucoup parler auparavant. (De sa collaboration avec le graveur Jean Pheulpin naîtraient en effet quelques-uns des plus beaux timbres-poste au monde, comme par exemple ceux de cette série-ci consacrée au Phra Lak Phra Lam, la version lao de l'épopée indienne du Râmâyana.) Je sollicitais donc un jour un entretien... qu'il m'accorda, dont je publierais son compte-rendu dans le n°8 du bulletin PHILAO, celui du mois de septembre 1974. »

« En raison de la pluie qui s'était mise à tomber, les exposants remballaient leur bric-à-brac. Un peu pour la forme, mais surtout pour ne pas éveiller leurs soupçons, je marchandais le prix de ce tableau, qu'à mon premier passage devant leur stand, posé au pied d'un arbre, j'avais repéré sans y croire vraiment. »

« Le Centre des archives d'Outre-mer a acquis cette affiche lors d'une vente aux enchères qui s'est tenue à Versailles le 28 octobre 2001 ; une affiche qui s'est ajoutée au fonds d'images sur ce pays, que tout un chacun peut venir consulter sur place. »

« J'ai acheté ces tableaux sur un coup de cœur. Deux ou trois années après, en tournant les pages du journal, mes yeux tombaient sur une petite annonce où il était question de leur auteur. J'y répondais et recevais quelques mois plus tard la visite de son rédacteur qui faisait "la tournée" de toutes les personnes s'étant comme moi manifestées. Grâce à ses recherches, j'ai aussi fini par connaître leur histoire. »

« Collectionneur d'objets d'art asiatique, le nom de Marc Leguay m'était pourtant totalement inconnu jusqu'à la parution de l'ouvrage de Francis Benteux. Peu de temps après, en salle des ventes, j'aurais l'occasion d'acquérir ces deux tableaux du peintre. »

« Étant donné l'absence d'écho à mon annonce, j'étais sur le point de renoncer à sa rediffusion quand Francis Benteux, qui en avait eu connaissance par un propriétaire d'œuvres de Marc Leguay abonné au magazine, me contactait. C'est à lui que je dois aujourd'hui d'être devenu moi aussi propriétaire de quelques-unes. »

Au regard de l'œuvre accomplie, sur laquelle tous les propriétaires sollicités pour l'organisation de sa première rétrospective en France acceptaient donc aussi d'apporter parallèlement leurs témoignages, les critiques dont Marc Leguay serait l'objet sa vie durant : asocial, coureur de

jupons, pilier de bars, etc., apparaissaient alors brutalement pour ce qu'elles étaient : l'expression de la jalousie, de la méchanceté, de la médiocrité. Le sachant, jamais le peintre ne s'y était arrêté : « On part, sans même se retourner ! »

J'en étais bien sûr restée bouche bée : avoir consacré partiellement douze années de son existence à lui rendre hommage par toutes sortes de manifestations : conférences, expositions, publications, signatures, etc., et se retrouver en garde à vue – cette antichambre de la prison – à l'Hôtel de police de Perpignan (et l'exposition « Marc Leguay. De la salle Arago aux berges du Mékong » au Musée des beaux-arts de la ville mise sous scellés) à la suite d'une plainte pour recel de vol déposée contre lui par les huit enfants du peintre issus de son remariage sur la base des informations contenues dans son propre ouvrage ? Interrogé et traité sans plus de distinction, d'égards ou de ménagement qu'un malfrat de la pire espèce ou un petit voyou de banlieue par des enquêteurs n'ayant peut-être jamais mis les pieds dans un musée ni ouvert un livre d'art de toute leur vie ?

À ma question de savoir, revenue de ma stupeur, si une fois l'« affaire » classée – une « affaire » avec laquelle les uns avaient peut-être pensé mettre la main sur un trésor caché et les autres faire la Une ou les gros titres du journal local, qu'il dégrisait donc tous rapidement (même s'il y avait sur le coup vraiment de quoi en perdre la tête) –, il avait cherché à riposter, sa réponse : « *Contre la bêtise, je dis bien : la bêtise, seul le silence peut-être... et encore !* » s'était faite très clairement l'écho des propos du peintre précités – une réponse mûrement réfléchie...

Un fonctionnaire du service de coopération et d'action culturelle de l'ambassade de France, sans doute fâché d'apprendre par un bulletin de souscription la parution imminente de mon ouvrage sans qu'il fût une seule fois consulté, les a peut-être au départ montés contre moi pour se venger de voir ainsi passer une occasion de pouvoir se mettre en avant. À moins que je me les sois mis à dos tout seul à ce moment-là en ne donnant pas suite à leur lettre dans laquelle ils m'exposaient leur intention (qui n'irait d'ailleurs pas plus loin) de rédiger eux aussi un ouvrage sur leur père, avec le soutien du dit service de coopération et d'action culturelle, et me proposaient de fusionner par conséquent nos projets respectifs. (Mais quoi ? Leur répondre qu'ils auraient pu y penser plus tôt, au lieu d'attendre son décès le mois précédent pour commencer seulement à y réfléchir ? Leur expliquer qu'à la date de sa réception le processus de fabrication de mon ouvrage était déjà lancé, qu'un infographiste chargé d'en élaborer la maquette avait été recruté, qu'un

imprimeur avait de même était approché ?) Je n'exclus pas non plus aujourd'hui l'hypothèse que les rumeurs qui commençaient dès cette époque à circuler localement sur la mise en vente à prix d'or (eu égard au revenu annuel moyen par habitant du pays) de quelques-unes des œuvres du peintre aient également pu leur brouiller l'esprit.

Quoi qu'il en soit exactement, plutôt que de souscrire à cette publication et de se réjouir ensuite de sa parution, comme tout le monde, à commencer par Marc Leguay lui-même (qui, au vu d'une version intermédiaire que j'étais allé lui présenter pour son quatre-vingt-dixième anniversaire, s'était ainsi exclamé : « Vous me rendez une partie de mon rêve ! »), eux qui justement ne s'étaient jamais intéressés à son travail de son vivant (et n'en connaissaient manifestement toujours rien ou presque dix ans après sa mort), ils n'auraient de cesse au contraire de la décrier par tous les moyens possibles (comme si le fait de porter son nom, un nom que soit dit quand même en passant et ne leur en déplaise fort aujourd'hui ils partagent avec d'autres, leur donnait ce droit), n'hésitant pas pour cela à tomber le masque et à montrer alors leur face hideuse.

Par le directeur de l'École nationale des beaux-arts de Vientiane tout d'abord, j'apprenais en effet quelques semaines seulement après la mise en circulation de l'ouvrage, que la présence sur sa couverture de mon nom dans la chevelure du personnage féminin figurant sur le tableau choisi comme illustration, un portrait de leur mère en tenue de cérémonie, les avait scandalisés. Je ne prêtais cependant pas sur le coup plus d'attention que cela à ce mouvement d'humeur, le mettant simplement sur le compte de leur ignorance (doutant fort qu'ils aient un jour réfléchi au souci d'équilibre de la composition d'une page de couverture d'un livre d'art). Toujours par une voie détournée, en l'occurrence cette fois-ci par celle du conservateur des collections philatéliques du Musée de La Poste à Paris, j'apprenais ensuite qu'ils m'en voulaient surtout pour le portrait sans véritable consistance que j'y avais laissé de leur mère en m'étant borné à écrire qu'elle avait été la seconde épouse du peintre et son modèle pour quelques-uns de ses tableaux. Libres à eux bien sûr de raconter s'ils le souhaitaient leurs dix-sept années et quelques mois de vie commune, mais cela n'avait jamais effleuré mon esprit ou fait partie de mes plans, ayant dès le départ fixé surtout mon attention sur l'œuvre, comme le titre de mon ouvrage : Marc Leguay, le peintre du Laos, l'indiquait pourtant clairement. Et je vous passe leur commentaire malveillant sur Amazon !

Nous nous ferions face tout de même une fois. Vite lassés cependant cette fois-là par mes réponses à leurs accusations, leurs interrogations ou leurs objections – Depuis quand l'auteur d'une monographie sur un artiste doit-il aussi chercher à obtenir l'autorisation de ses enfants, petits-enfants, etc., après

avoir déjà obtenu la sienne ? Que le tout premier essai sur un sujet soit entaché par certaines approximations voire même certaines erreurs n'est-il pas la règle et le contraire l'exception ? Comment un ouvrage imprimé seulement à mille cinq cents exemplaires peut-il rapporter à son auteur des sommes faramineuses après déduction de l'ensemble de ses frais de fabrication et de distribution ? Etc. – ou parce qu'en réalité ils étaient venus à cette rencontre-dédicace organisée par la librairie Monument Books à Vientiane à l'occasion de la parution de la seconde édition de l'ouvrage tout simplement pour en découdre – ayant d'emblée refusé de me serrer la main et de se joindre à l'auditoire –, un des leurs, avant donc de faire tous demi-tour, me menaçait publiquement de me “faire une tête” à la sortie.

Aurais-je déjà pu deviner après l'esclandre fait au Musée de La Poste à Paris par le futur gendre de la fille aînée du peintre issue de son remariage, clamant ce jour-là à qui voulait l'entendre (jusqu'au moment où le gardien de salle, qui me rapporterait plus tard l'incident, avait fini par le jeter dehors) : « Il est inadmissible que vous organisiez cette exposition sans l'avis et l'accord de la famille. D'ailleurs, une question se pose : comment avez-vous obtenu ces tableaux ? Je doute que cela soit de façon légale... J'incite par conséquent la famille à les faire saisir et à vous poursuivre en justice. », que nos relations iraient ainsi en se détériorant au fil du temps et se dénoueraient effectivement de cette façon aussi insensée ? À supposer que vous vous soyez appropriée les œuvres d'un peintre frauduleusement (ou les déteniez illégalement), vous viendrait-il un seul instant à l'esprit de chercher à persuader des directeurs de maisons d'édition renommées de les reproduire dans des publications cataloguées, ou de solliciter des responsables de musées à les exposer au vu et au su de tous à grand renfort de publicité dans les médias ?

Lavé de tout soupçon (mais n'aurait-il pas été dans cette “affaire” plus logique de la part des enquêteurs, pour ne pas dire plus juste, en vertu de la présomption d'innocence du prévenu, de chercher d'abord à se renseigner auprès des différents propriétaires des œuvres exposées, au lieu de lui infliger cet interrogatoire – sans parler de toute la mise en scène correspondante : chantage, intimidations, menaces, pressions, etc., ni de tous ses à-côtés : confinement, passage de menottes, perquisition du logement, séance photo, test ADN, etc. ?) et remis surtout de ses émotions, Francis Benteux reprenait plus activement et sereinement que jamais ses recherches, dont les résultats sont justement à l'origine de cette magnifique exposition qui se tient donc depuis le début de la semaine et pendant tout l'été au Musée des arts asiatiques.

- Christelle, merci ! Ce n'est certainement pas nous par conséquent qui nous en plairons ! »

L'homme et son œuvre

Après El Goléa où il a dressé les plans du futur terrain d'aviation, Marc Leguay se retrouve à Tunis. Là, il reçoit la commande du décor d'une salle du Palais des sociétés françaises. Ce travail terminé, il s'embarque pour la Métropole, gagne Évreux et se présente aux autorités militaires (il va bientôt avoir vingt-et-un ans). Ses compétences en dessin reconnues, il est affecté à un bataillon du génie cantonné à Versailles. Sur place, le médecin-militaire, alerté par sa mauvaise mine : « *Tous ces voyages m'avaient sérieusement éprouvé.* »¹, l'examine, diagnostique une tuberculose pulmonaire et le réforme. Comme tout appelé, Marc Leguay a droit à un billet de retour en chemin de fer gratuit. Il opte pour Honfleur, y reste quelques jours, avant de prendre à nouveau la direction du Sud, à pied, puisqu'il dispose de très peu d'argent : « *Une pièce de dix francs – de quoi ne pas être inquiet par la maréchaussée pour vagabondage –, cachée dans la doublure de ma veste, et quelques sous.* » De passage à Bordeaux, il entre boire un verre chez un marchand de vins. Aucun de ses dessins et aquarelles n'intéressera ce dernier. Par contre, celui-ci lui demande de faire le portrait de sa nièce, mourante. Cela prendra un certain temps : « *Pour ne pas fatiguer la jeune fille, la séance de pose quotidienne ne dépassait pas le quart d'heure.* » Après quoi, rien ne le poussant à rester, Marc Leguay reprend donc sa route, par le train cette fois, et aussi avec un peu d'argent en poche. À Montauban, il veut s'arrêter pour visiter le Musée Ingres ; mais le trouvant fermé pour travaux, il ne s'y attarde donc pas. Le lendemain, il arrive à Perpignan, où quelqu'un lui a dit en cours de route qu'il trouverait peut-être du travail chez un architecte.

« *Bientôt, le rideau se leva. Ravi, le public applaudissait le décor, mon décor. J'étais content, vous savez !* » Avec les mois et les années, une exposition de temps à autre chez des commerçants du centre-ville n'hésitant pas à transformer occasionnellement leur établissement en galerie d'art, Marc

¹ Les citations en caractère italique sont reprises des deux séries d'entretiens que le peintre m'accorda ; celles en caractère droit de mes conversations avec des personnes l'ayant côtoyé.

Leguay a fini par se faire remarquer de l'homme de lettres et de théâtre Albert Bausil, qui l'engage alors pour réaliser les décors de ses revues. Sinon, à l'exception d'un travail intermittent chez un architecte, Marc Leguay a jusque-là passé surtout son temps à dessiner et à peindre ce qui frappe son imagination lors de ses promenades en ville, ses excursions dans le Roussillon et ses voyages en Espagne. Son esprit demeure attaché à une certaine tradition, à l'idée que peindre équivaut à composer un bouquet, ou pour reprendre une autre de ses formules, à ciseler un bijou, animé du désir d'offrir. Peindre ce qui est désagréable et laid lui échappe : « *Il y a déjà suffisamment d'horreurs comme ça dans la vie !* »

Habitant Perpignan, la frontière espagnole est toute proche. Le plus souvent seul, Marc Leguay la franchira de très nombreuses fois : « *J'ai beaucoup aimé ce pays et appris de ses peintres du Siècle d'or – Zurbarán, Velázquez, Murillo.* » L'une des toutes premières fois, il y fait la connaissance de Salvador Dalí : « *C'était quelqu'un qui adorait se donner en spectacle. Lui venait en permanence à l'esprit une idée extravagante.* » Bien qu'extrêmement discret en comparaison, Marc Leguay ne manque cependant pas non plus de fantaisie. Un après-midi, à Canet-Plage, malgré une météo défavorable, il lance ainsi son canot à la mer dans l'intention de doubler le cap de Creus. Très vite, le vent se lève, la mer se creuse. Une lutte contre les éléments s'engage. Elle durera toute la nuit. Le découvrant sur la plage au petit matin, les pêcheurs de Cadaqués n'en reviendront pas. Un autre jour, alors qu'il se trouve à Barcelone, ses yeux tombent sur une publicité pour Ibiza : « *Un nom qui chante ! Immédiatement, j'achetais un billet. Et pour être tout à fait sûr de ne pas rentrer de sitôt, je jetais par-dessus bord les clés de mon domicile !* »

De retour néanmoins à la suite de la détérioration du climat social, de la montée des tensions et de la multiplication des incidents dans l'île, Marc Leguay y voit le jour de la Fête nationale son voisin et ami Paul Ducup de Saint Paul venir chez lui, accompagné d'un inconnu qui n'est autre que le gouverneur de la Cochinchine de l'époque, Pierre Pagès, en congé dans son Roussillon natal. Séduit par son travail, il l'invite alors lui aussi à séjourner pendant trois mois dans son palais. Le 20 novembre 1936, Marc Leguay et Paul Ducup de Saint Paul embarquent ainsi à Marseille sur le *Cap Padaran* de la Compagnie des Chargeurs Réunis et, un mois plus tard, débarquent à Saïgon. Ces deux-là se lassent cependant très vite de la fréquentation des gens sur place : « *Avec l'argent en notre possession, nous louâmes une voiture et quittâmes la ville. Nous partîmes ainsi visiter Phnom Penh, les ruines d'Angkor, les chutes de*

Khone et la côte de la Cochinchine, avant de revenir à notre point de départ pour prendre le bateau du retour en Métropole. »

« Parfois de très bonne heure le matin, il m’arrivait de le voir passer en vélo chargé de tout son matériel. » Peindre ? Depuis qu’il est installé sur l’île de Khong, aux confins du Laos et du Cambodge : « *Ces flamboyants aperçus depuis la route me signifièrent que j’étais arrivé. Je demandais par conséquent au chauffeur de la camionnette de s’arrêter et en descendais.* », Marc Leguay ne cesse effectivement d’y penser ; avec le désir et la volonté d’accorder et d’unir sa peinture à cette nature si bienveillante qui l’a conquis. Sujet de prédilection, le Mékong bordé de flamboyants est peut-être aussi à cet égard le plus parlant. Au premier coup d’œil, ses diverses représentations évoquent toutes l’atmosphère de l’heure de la journée ou de la période de l’année à laquelle elles sont effectuées : propice à la rêverie, véritable fournaise, de désolation, etc. Si néanmoins son regard s’attarde, le spectateur découvre alors que les arbres figurés ne sont pas là tellement “pour faire joli dans le paysage”, mais parce qu’ils y possèdent la force d’une évidence. C’est si vrai, qu’encore aujourd’hui, la disparition de la plupart d’entre eux (emportés par les crues du fleuve ou abattus par la main de l’homme), pourtant remontant à plusieurs décennies, se ressent toujours. Le motif du paysage donc, celui de la région du fleuve et du peuple des plaines : les berges du Mékong, les cours de pagodes, les étendues de rizières, les paillotes isolées, les villages ombragés, etc. Pour saisir à travers lui quelque chose comme l’âme du pays².

L’existence simple et proche des habitants que mène Marc Leguay, l’énergie qu’il dépense pour faire fonctionner l’école d’arts appliqués qu’il a ouverte dans l’île³ et le talent qu’il met dans ses compositions lui valent très vite l’affection et l’estime des principales personnalités locales. Le chef de district laotien le considère un peu comme son fils ; il interviendra auprès des autorités françaises afin de régulariser sa situation. L’administrateur de la province et son épouse le traitent en voisin ; ils apporteront, chacun à sa manière, leur soutien à son projet d’école. Le principal négociant de Paksé et le médecin-chef de l’hôpital lui rendent régulièrement visite en ami ; le premier

² L’aquarelle, parfaite pour fixer le pittoresque de l’instant ou recueillir l’anecdote, mais totalement disqualifiée pour cette entreprise plus vaste, le peintre l’abandonnera donc rapidement : « *L’aquarelle, c’est bien lorsqu’on voyage.* »

³ S’inspirant de celle créée à Phnom Penh en 1917 par George Groslier ; une école dont le complimentera pour ses résultats le gouverneur général d’Indochine en personne, l’amiral Jean Decoux, lors de sa visite le 1^{er} mars 1945.

l'aidera matériellement beaucoup à rouvrir son école après la capitulation japonaise. À l'occasion, tous se retrouvent à l'heure de l'apéritif ou pour dîner. Personne ne cherche ici à s'imposer, ni ne court après le succès ou se soucie du temps qui passe. C'est l'esprit de la bohème si cher au cœur de Marc Leguay qui souffle.

Voir une exposition à Perpignan au début de l'été 1935 et retrouver le peintre onze ans plus tard à dix mille kilomètres de là, dirigeant une école d'arts appliqués, marié à une autochtone et père de quatre garçons, qui ne serait pas resté interdit au moins un instant en pareille situation ? Marc Leguay accèdera à la demande de son visiteur. Toutefois, s'est-il senti piqué de ce retour inattendu à sa vie passée ? Ou se prend t-il au jeu de jeter un pont avec celle présente ? Toujours est-il que son tableau, une vue sur la chaîne des monts située au centre de l'île, sortira d'une palette de couleurs et d'un procédé de composition qui firent peut-être son succès là-bas, mais dont il s'affranchit progressivement ici, isolé, loin de tout, avec pour tout bagage ses propres forces – une curiosité insatiable, la maîtrise technique de son art⁴ et l'absence de peur du lendemain –, la connaissance des Anciens et les quelques leçons tenues de certains Modernes : Raphaël, Murillo, Ingres, Toulouse-Lautrec. Deux paysages de rizières notamment, réalisés à une vingtaine d'années d'intervalle, rendent parfaitement compte de cet effort de libération et de son résultat. Le premier : une parcelle entièrement inondée au premier plan, une grange abandonnée sur la droite, la vaste étendue de rizières cultivées ensuite, au milieu de laquelle se dresse un bouquet de palmiers à sucre, une ligne d'arbres pour horizon, mais sous un ciel si terne qu'un habitant de ce pays aurait certainement toutes les peines du monde à reconnaître. Le second : comme absorbé et aux contours flous sous l'effet conjoint de la chaleur et de l'humidité. Et le toit des pailletes de virer alors du gris à l'orangé, la surface de l'eau de passer du vif argent au blanc laiteux, les verts de s'attendrir. Le spectateur occidental est bel et bien ici transporté complètement dans un ailleurs.

Comment ? Ce bel hidalgo argentin en complet veston ? Le portrait d'un notable laotien exécuté par Marc Leguay au début des années 1940 ?

⁴ Cette maîtrise, il faudra à Marc Leguay une dizaine d'années pour la posséder. Il y a naturellement au départ la question du don. Lui, l'hérite de son grand-père paternel, tailleur de pierre, qu'un professeur de dessin attentif décèlera et saura encourager. C'est aussi une affaire d'habileté. Cette habileté, il l'acquiert au cours de ses voyages de jeunesse et durant son séjour dans le Roussillon, multipliant les croquis, les esquisses, passant d'un ouvrage à un autre, s'améliorant et se perfectionnant au fur et à mesure. C'est encore la définition d'un style. C'est enfin la fixation d'un but à sa peinture. Il précisera celui-là au contact (en réaction serait-on presque tenté d'écrire) des peintres d'avant-garde croisés de part et d'autre des Pyrénées.

L'absence de signature du tableau renforce encore ici notre scepticisme. Pourtant, son propriétaire est formel.

Dans ce genre, le peintre est à ce moment-là pleinement conscient de ses limites : « *Représenter les astuces de la chanteuse, c'est difficile, vous savez !* » Pourquoi s'en étonner ou l'en blâmer ? Les Laotiens étant si autres et si lointains ! D'ailleurs, combien de fois des peintres aussi grands que ceux auxquels il s'est intéressé dans sa jeunesse ne s'exclameront-ils pas eux aussi devant le portrait d'un de leurs contemporains : « C'est infaisable ! » ? Par conséquent, jusque vers la fin des années 1940, il se contente du motif du paysage.

Rivé à son île, s'il entend bien parfois parler des peintres français dirigeant ou enseignant à l'École des beaux-arts de Hanoï, Marc Leguay ne cherche pas à les fréquenter ou s'en rapprocher. Pas plus eux que tous ceux séjournant en Indochine à cette époque. Seules des circonstances extérieures à son art seront à l'origine de sa rencontre à Phnom Penh avec l'un d'entre eux, Louis Rollet. Se tenant donc volontairement à l'écart de la vie artistique, son œuvre ne prend par conséquent pas non plus le chemin des galeries, des musées ou des salons spécialisés⁵. N'empêche que des réussites indéniables voient le jour. Par exemple, ce flamboyant au bord du Mékong, couleur de fournaise et de soufre ; cette paillote isolée, réduite à quelques grandes masses ou taches de couleur, mais où pourtant rien ne manque ; ce coin de verdure, frais et ombragé ; ou bien encore ces cours de pagodes, que rien, pas même leur transformation occasionnelle en terrain d'activités festives et marchandes, ne saurait faire sortir de leur atmosphère de paix, de douceur et de sérénité.

À la réverbération de la lumière sur la terrasse, à l'éclat du blanc du linge mis à sécher, aux ombres ramassées, le doute n'est pas permis : la scène se passe à l'une des heures les plus chaudes de la journée. Quant à l'arrière-plan, on croirait lire une page de Jean Renaud. Mais comme si Marc Leguay avait cherché à communiquer cette sensation de chaleur au corps même du spectateur, il insiste, revêtant ses personnages de vêtements aux couleurs agressives, leur ajoutant des accessoires outranciers – du rouge à lèvres (!) –, ciselant à la manière d'un orfèvre le visage et le profil de trois-quarts de la vanneuse.

Le désir d'essayer et la volonté de se perfectionner ? L'emprise d'une vague d'inspiration nouvelle ? La modification de son cadre de vie : son remariage au mois de juillet 1946 et son installation à Vientiane au mois d'avril

⁵ ... et restera totalement ignorée par la presse.

1947 ? Plus sûrement, leur conjonction oriente alors sa peinture dans une nouvelle direction : la représentation de la vie quotidienne⁶. Non pas exposer tous ses faits, à la manière de l'ethnologue, mais dégager son essence, au travers d'une revue de ses principales héroïnes : la femme à sa toilette, la fileuse, la marchande de quatre saisons, la tisseuse, la vanneuse, etc. Savoir que nombre de ces tableaux-là sont partiellement ou totalement le fruit de son imagination donne une autre idée du talent de l'artiste.

Si, avec le motif du paysage, Marc Leguay a dû compter sur la durée avant de trouver le ton juste, le temps de se défaire de tout un ensemble d'impressions et d'influences antérieures, avec celui de la vie quotidienne, la réussite est d'emblée au bout de son pinceau.

Tantôt d'une façon extrêmement simplifiée, tantôt avec la méticulosité d'un comptable, Marc Leguay livre avec la même force de conviction sa vision de la vie quotidienne : abondance, gaieté, luxuriance. Deux tableaux sur le thème de la fileuse l'illustrent parfaitement. Dans le premier, une jeune femme, assise de face, à même le sol, tourne de la main droite un rouet rudimentaire. Sa main gauche présente le fil que ses yeux ne quittent pas. Derrière elle, un sisal déploie son feuillage. Au loin, une étendue de rizières se laisse deviner. Très peu de couleurs différentes sont ici utilisées. Du jaune, du vert, du gris. Cette coloration monochrome grise et blonde est encore accentuée par le rouge et le bleu des vêtements. Dans le second, la fileuse ainsi que le dévidoir sont présentés de profil. La femme de même que l'outil sont cette fois-ci détaillés. Des accessoires les entourent : une natte, la cage à tourterelles, des cruches d'eau. Les couleurs sont nombreuses et leur palette variée. Un jeu d'ombres et de lumières précise encore la représentation. Quel que soit le tableau, c'est pourtant la même attention du regard, délicatesse du geste, souplesse du corps, quiétude de l'esprit, qui est montrée. Où trouver meilleure définition de la beauté de la femme lao ? "Mise en situation", alors seulement se dévoile-t-elle entièrement.

« Constatant ma distraction permanente et mon peu d'enthousiasme, mon professeur m'invita un jour à passer chez lui après la classe. Le soir venu, il me tendit une superbe pomme en ajoutant : "Elle sera à toi lorsque tu auras fait l'effort de la représenter." La convoitant de tous mes yeux, la désirant de toutes mes forces, je m'appliquais tant et si bien qu'elle révélerait mes dispositions pour le dessin. »

⁶ Le peintre restera néanmoins toujours fidèle au motif du paysage et à sa représentation d'après nature. Totalement imprégné désormais par son échelle atmosphérique, sa gamme de couleurs et ses qualités de lumière, sa main se laissera alors parfois guider davantage par un souci de précision.

Encouragé par ses amis laotiens à monter à Vientiane pour y installer son école d'arts appliqués, l'expérience cependant tourne court faute de crédits. Engagé ensuite par le ministère des Travaux publics en qualité de directeur de la future école professionnelle, celle-ci ne voit finalement pas le jour. Entre-temps, heureusement, Marc Leguay s'est fait remarquer par le proviseur du lycée, qui le recrute pour y enseigner le dessin. Cet enseignement, il le donnera au total vingt-huit années, avec le sentiment d'un devoir à accomplir : « *On le doit à ses élèves !* » Non seulement le peintre possède l'art et la manière de les intéresser, mais il ne ménagera en outre jamais sa peine pour assurer le renom de l'établissement.

L'exercice de ses fonctions d'enseignant ne laisse guère le temps à Marc Leguay de parcourir le pays ; la faible densité du réseau routier, ainsi que son manque d'entretien et la forte insécurité, représentant des freins supplémentaires. Pourtant, en 1958, profitant des vacances de Pâques, en compagnie d'un collègue du lycée possédant un véhicule tout-terrain et de son plus jeune fils, il part visiter la Plaine des Jarres, dans le centre, et Luang Prabang, située plus au nord. C'est la troisième fois que le peintre se rend dans la capitale du royaume, en simple touriste cette fois-ci, à la différence de celle précédente, trois années plus tôt, missionné par le ministre de l'Éducation et des Cultes, Thao Nhouy Abhay, pour reproduire les motifs décoratifs de ses pagodes. Aux mœurs et traditions éloignées sinon étrangères à celles des Lao, les Hmong peuplant ces régions montagneuses lui inspirent en cours de route une série de portraits saisissants à l'aquarelle et, de retour à Vientiane, le thème pour un ensemble de panneaux destinés à décorer le stand du lycée aux Fêtes du That Luang cette année-là.

Dessinateur habile, coloriste remarquable, chacun s'attend donc à ce que le peintre aborde son art par l'un ou l'autre de ces deux aspects. Or, il le fera par un troisième, la représentation de la troisième dimension : « *L'existence d'un espace entre le jeune mendiant et la lumière, voilà ce qui m'a d'abord frappé dans le tableau de Murillo et que j'ai retenu.* »... Ou encore : « *Retournez cette peinture et imaginez à présent que vous lanciez une balle dans l'angle du toit de la paillote. Eh bien, cette balle ne tomberait pas !* » Y a-t-il meilleure explication de la maîtrise de la profondeur ? Le dessin ? La couleur ? Le peintre les évoque en usant de métaphores. Par contre, il insiste aussi sur l'équilibre de la composition : « *Voyez ces deux joueurs de khène. Lorsque je conçus ce tableau, ils n'y figuraient pas. Je les ai ajoutés ensuite, par souci d'équilibre.* »

Mais sans l'imagination⁷, jamais cet ensemble de facultés réunies n'aurait donné naissance à une œuvre : « *Je me rendais à Thakhek à pied. À un carrefour, mes yeux tombaient sur cette scène dépourvue de charme et pauvre en tout d'une femme allaitant son enfant sur la terrasse de sa paillote. Sur le coup, j'en dressais une esquisse rapide. Plusieurs mois plus tard (progressant lentement, je pouvais en effet rester des mois sur le même tableau), retournant un jour le tableau posé contre le mur de mon atelier, je découvrais qu'il était terminé. Mon imagination s'était emparée de la scène, s'était accouplée à ce détail de la réalité et avait accompli son œuvre. L'aspect misérable du début n'avait pas résisté. Désormais dominait l'amour maternel⁸. Ce jour-là, j'y portais donc ma signature.* »

Son talent reconnu, sa notoriété établie, des commandes diverses affluent : dessin de timbres-poste, mais aussi illustration de livres de poèmes ou conception d'affiches publicitaires. Et pour satisfaire des admirateurs toujours plus nombreux, le peintre se fait aussi graveur.

À quoi ? Peut-être un mètre-cinquante ? Un homme âgé, torse nu, le front dégarni, une écharpe jetée par-dessus l'épaule et une cigarette entre les doigts vous fusille du regard.

Vers la fin des années 1950, la manière de Marc Leguay opère un tournant : réduction du décor au minimum, circulation totalement libre de la lumière, apparition de figures expressives accrochant le regard du spectateur⁹. Ce changement s'exprime peut-être avec le plus de force dans son tableau représentant une jeune vendeuse de beignets : « *Régulièrement, une jeune fille du quartier se présentait à mon domicile avec un plateau de beignets. Sa mélodie et son air enjôleur attirèrent un jour mon attention. À deux ou trois reprises peut-être, je lui demandais de bien vouloir poser quelques minutes.* »

Hélas, pareille à une lame de fond retournant la vague, une série de décès viendra très tôt briser cet élan. Ce sera, successivement, la disparition de son ami de toujours, la mort au combat de son fils aîné et la fin tragique d'une petite épouse. La santé vacillante, Marc Leguay séjourne alors quelque temps en France pour se refaire.

De retour à Vientiane, mais absent de plus en plus de la vie publique, certains parmi ses collègues du lycée ou ses supérieurs le croient par

⁷ C'est certainement un défaut de notre époque d'assimiler trop souvent l'imagination à la création d'images abstraites, ravalant alors la production d'images concrètes au niveau d'un travail documentaire.

⁸ À l'occasion, Marc Leguay récidivera sur ce thème de l'amour maternel.

⁹ Et non plus simples éléments d'une composition picturale, dont toute allusion à la personnalité ou à l'identité sociale a été expurgée.

conséquent fini. À tort, puisqu'après avoir déjà parcouru un si long chemin de crêtes (pensez donc, lui, Marcel Leguay, le fils d'un commis-pharmacien et d'une employée de bureau, originaire de Charleville : « *Comme Rimbaud !* », avoir su comme nul autre pareil saisir l'âme du Laos et dégager l'essence de la vie quotidienne de ses habitants), le voici bientôt accédant au sommet de son art avec l'exécution d'un ensemble de nus : « *Un travail propre, vous savez, nullement pornographique, en hommage au Bain turc d'Ingres.* » Après quoi, ayant le sentiment d'avoir exprimé l'essentiel de sa sensibilité artistique et de ses convictions esthétiques, en un mot, de sa pensée, le peintre range ses pinceaux.

Quelques mois plus tard, nouveau maître du pays, le Pathet Lao détermine rapidement Marc Leguay à quitter lui aussi le Laos. Rentrer en France ? Pour se recueillir sur des tombes ? Il n'y songe pas un instant. C'est dans leur maison située de l'autre côté du fleuve que lui et sa compagne d'origine thaïlandaise décident de se retirer ; cette maison qu'ils ont fait construire plusieurs années auparavant sur la parcelle de terrain qu'elle possède dans son village natal et dans laquelle ils séjournent ensuite très régulièrement, y passant pratiquement toutes les périodes de vacances scolaires¹⁰. Et puisque nulle autre invitation au départ ne viendra plus cette fois frapper à sa porte, Marc Leguay y occupe ses journées à terminer son aménagement, à entretenir son grand jardin et à bavarder avec les commerçantes du marché de la ville voisine.

Au décès de sa compagne en 1983, grâce à un amendement de la législation sur la propriété voté quelques mois plus tôt, Marc Leguay devient le propriétaire légal de la maison. Il continuera par conséquent à l'occuper seul, vivant sans façon avec ses 1300 francs de retraite mensuelle. La pauvreté, il connaît bien : ses parents morts tous les deux peu de temps après l'armistice de 14-18, son entretien et son éducation reviendraient à la charge de l'État. Les caisses de ce dernier étant néanmoins pratiquement vides après toutes ces années de guerre, sa générosité à l'égard des pupilles de la nation était comptée : « *Une paire de galoches neuves par an, et c'était tout !* »

Coup sur coup, la malchance s'abat sur lui : en 1995, il perd l'usage de ses jambes ; en 1997, celui d'un œil. Resté curieux de tout et ayant conservé son imagination intacte, Marc Leguay se laisse alors parfois aller jusqu'à se plaindre de son âge et ne le souhaiter à personne, avant de se reprendre

¹⁰ Des congés qu'il employait aussi à peindre – tableaux qu'il ramenait avec lui à Vientiane pour les terminer et en orner ensuite les murs de l'appartement, dont plusieurs seraient reproduits en timbres-poste : Laos 1970 – Yvert&Tellier Poste aérienne 75-77 et Laos 1972 – Yvert&Tellier Poste aérienne 96-100.

aussitôt énergiquement : « *La vieillesse, c'est misérable ; certains l'abrègent, moi pas !* » Certes, s'il n'avait entre-temps reçu la visite de Vilay, vivre seul serait tout simplement devenu impossible. Vilay ? C'était encore une jeune fille (elle n'avait pas seize ans) lorsqu'elle apparut. Et le vieil homme aux allures de commandeur de s'exalter : « *Une superintendante ! Voyez comme tout est toujours composé avec goût, préparé avec soin et présenté joliment !* »

Miroir, ô mon beau miroir, dis-moi...

*J'écris pour voir, pour faire, pour préciser,
pour prolonger – non pour doubler ce qui a été.*
Paul Valéry

« Le dos tourné à l'Histoire avec un grand H, celle des vainqueurs aussi bien que celle des vaincus, non par dédain, indifférence ou mépris pour le sort de l'humanité ou de ses semblables, mais parce qu'il avait estimé qu'il lui versait déjà malgré lui un tribut suffisamment lourd dans la vie, chacune des œuvres du peintre ici présentes : paysage, portrait, scène de genre, etc., ne le crie-t-elle pas, si j'ose dire, par-dessus les toits ?

- J'ai très peu connu le second mari de ma mère ; il s'était très jeune fixé à l'autre bout du monde. Leur rencontre remonte à un bref séjour qu'il fit en Métropole vers le milieu des années 1960 pour passer une série d'examens médicaux. De retour là-bas, il avait alors fait tout ce qu'il convenait pour la persuader de l'y rejoindre. Après son décès, ne songeant nullement à revenir, il ne donnerait bientôt plus aucun signe de vie. Nous fûmes par conséquent tout à fait surpris, mon frère et moi, au début du mois dernier en apprenant qu'il avait fait de nous ses héritiers et légué l'ensemble de ses biens : habitation, mobilier, argenterie, livres, tableaux, etc. Nous vous sommes donc tous les deux fort reconnaissants d'avoir accepté de vous occuper de ces derniers.

- C'est un peu le hasard si nos routes se croisèrent. Je terminais la rédaction d'un carnet de voyage sur la région quand j'entendis pour la première fois quelqu'un prononcer son nom. »

Mais le retentissement à cet instant précis d'un vif et joyeux "À taaable !" en provenance de la maison mettait abruptement un terme à ces présentations.

L'automobiliste, la femme adultère et le secrétaire d'État

« J'avais dix-huit ans à l'époque et rentrais d'Italie en stop (BlaBlaCar n'existait pas en ce temps-là). La nuit tombait. Quand l'automobiliste à côté de qui j'avais pris place peut-être une demi-heure auparavant proposa de m'héberger jusqu'au lendemain, je poussais un soupir de soulagement, celui d'un auto-stoppeur qui ayant très peu et surtout mal dormi depuis le départ

redoutait d'avoir peut-être à passer tout ou partie d'une nuit supplémentaire sur le bord de la route. Chez lui cependant, tirant avantage de la forte impression produite sur l'adolescent pauvre et mal assuré que j'étais par le luxe de sa demeure et une aisance dans la parole et dans les gestes qu'on rencontre uniquement chez des personnes n'ayant jamais connu la gêne, cet homme entre deux âges se crut autorisé à me baiser en échange de son hospitalité.

« Si des sentiments aussi ordinaires que la crainte, la nostalgie ou la vanité évoquées avant, parviennent déjà à nous égarer et nous tromper aussi facilement à cette période de notre vie, au risque de nous jeter alors dans les bras de toutes sortes d'individus malfaisants, malsains ou malveillants, tout le monde n'ayant pas la chance de naître sous une bonne étoile pour le guider et toujours veiller sur lui, ne parlons pas des violents !

« Laisse donc les porteurs de drapeau, les prêcheurs de morale, laïque ou religieuse, et autres donneurs de leçons qui les inspirent, et agis plutôt selon ta conscience, ou si tu préfères, ton intuition première ! »

Bien que cette exhortation finale me fît davantage penser immédiatement à un sujet de dissertation proposé à des élèves de terminale ou de classes prépas passant l'épreuve de philosophie du baccalauréat ou du concours d'entrée dans les grandes écoles, elle était sortie tout droit de la bouche du grand-oncle, que la maîtresse de maison, totalement dépassée par la situation dans laquelle son fils aîné s'était mis, profitant de sa présence à cette réunion de famille dictée par les circonstances, avait sollicité pour donner son avis, et venue conclure le récit d'une série de mésaventures personnelles remontant elles-mêmes au temps de sa jeunesse.

Placé à l'une des extrémités de la table du déjeuner, auquel il n'avait pratiquement pas touché, visiblement encore éprouvé par le voyage, cet homme au visage amène s'entretenait ainsi calmement avec son petit-neveu, lorsque moi qui m'y trouvais donc aussi (à cette table), je m'en rapprochais :

« D'après ce qu'on m'a dit ce matin, vous-même n'auriez plus jamais cessé ensuite d'écouter l'une... ou de suivre l'autre.

- C'est exact ! Pour faire passer, sinon triompher, un certain sens du beau – un leitmotiv dans toute ma vie d'adulte et professionnelle. N'hésitant pas alors parfois à saborder carrément en cours de route, sans préavis ni avertissement, l'entreprise collective partie à la dérive, entraînée sur une mauvaise pente. Punition-sanction que j'infligerais entre autres au directeur de l'Animation d'une ville de moyenne importance située dans le nord-est de la France, après avoir échoué à faire comprendre à son petit protégé à lunettes, une véritable punaise !, ainsi qu'à l'espèce de Barbie parisienne qui l'accompagnait, qu'il mettait un jour en travers de ma route, la cohérence,

l'équilibre et l'harmonie de la programmation de cette édition-là d'un festival de poésie, dont il était l'initiateur, qu'il m'avait chargé dix-huit mois plus tôt d'élaborer. Faisant en effet comme si de rien n'était et sans qu'il n'en sache jamais rien jusqu'au dernier moment : "Rira bien qui rira le dernier.", n'est-ce pas, je décidais alors tout simplement de retirer ma participation ainsi que celle de tous les poètes français et étrangers que j'avais engagés, vidant ainsi la future manifestation de la majeure partie de sa substance. À en juger par la hâte des journalistes locaux à chercher par tous les moyens à me joindre après la soirée d'ouverture, soi-disant pour satisfaire la curiosité de leurs lecteurs sur son fiasco, ma sortie faisait sensation dans le landerneau ! Combattre, lutter contre la bêtise, je dis bien : la bêtise, certes, mais d'abord et avant tout, donc, faire passer un certain sens du beau, quels que fussent les événements : concert, exposition, festival, rencontres, salon, etc., qu'en différents points de l'Hexagone et au-dehors au cours de ma carrière j'organiserais, ou dont j'assisterais les producteurs dans leurs réalisations, comme ce soir-là au *New Morning* à Paris où des fans de blues s'étaient donné rendez-vous. Combien émouvantes ces joutes musicales vieilles pourtant de plusieurs décennies qui ne laissaient toujours pas d'amuser leurs auteurs ! Et quelle santé pour des septuagénaires !

- En somme, la perpétuation d'une certaine tradition familiale, si je songe ici à cette réponse que me fit un jour votre beau-père : "Peindre ce qui est insupportable et laid ne m'a jamais intéressé. Il y a déjà suffisamment d'horreurs comme ça dans la vie !" (Reconnaissant également au passage dans les propos de mon interlocuteur du moment le même mélange de franchise et de verdeur que dans ceux du peintre qui m'avait reçu ce jour-là. "Ah ! Si seulement elle avait continué à ne penser peut-être qu'à ça !, s'était-il ainsi exclamé en retournant un nu posé contre le mur. Moi, je me satisfaisais fort bien de ce plaisir simple obtenu à peu de frais. Mais non ! De s'envoyer en l'air à intervalles réguliers ne lui suffit bientôt plus, et aussitôt nos différences de toutes sortes, de condition, d'éducation, de goûts, d'opinions, de situation, etc., inévitablement reprenaient le dessus... jusqu'au point de rupture.")

- C'est possible ! Pour vous expliquer ma position en quelques mots, je vous renvoie tout simplement à ce vers : "La perfection du jour/et l'innocence du présent/pour unique compagnie." – un vers surgi avec la fulgurance, la soudaineté d'une révélation, alors que j'étais tranquillement assis sur un banc de Central Park à New York par une belle matinée de septembre il y a trente-cinq ans. C'est vous dire si elle ne date pas d'hier ! »

Entre-temps cependant, la pendule dans la salle à manger avait déjà sonné trois coups, l'heure d'abrégé par conséquent cette conversation et de retourner à mon travail de classement, par ordre chronologique, d'importance

et si possible aussi ensuite de prix, d'une soixantaine de tableaux, sans compter les affiches, les dessins, les gravures, qui ne faisait lui au contraire que commencer. Du reste, son petit-neveu, qui sans être né avec une cuillère en argent dans la bouche ou une couronne sur la tête, n'avait pas non plus grandi dans une banlieue, une cité H.L.M. ou bien encore une localité du 9-3 (ni été élevé au sein d'une famille de cheminots ou d'enseignants militants syndicaux), et n'avait par conséquent rien de commun avec tous ces va-t-en-guerre, ces fort en gueule et autres petites frappes ou têtes brûlées habitués des commissariats de police et des tribunaux correctionnels, dont rien par ailleurs dans l'apparence, l'aspect extérieur ou le maintien, n'aurait laissé supposer un penchant identique pour la détérioration, la destruction et le pillage ou le saccage, par lequel il s'était pourtant distingué tant et si bien avec plusieurs de ses camarades la veille en marge de la dernière d'une longue série de manifestations contre les projets de réforme du gouvernement, des manifestations décidées et menées par des garçons et des filles à peine plus âgés que lui (dont combien parmi les plus véhéments, si avides déjà de pouvoir – parce que dépourvus peut-être de talent ? – et mis ici en appétit, ne deviendraient-ils pourtant pas, quelques années seulement plus tard parfois, à l'exemple de leurs aînés... ou comme le dit la chanson, les assistants, les conseillers, voire les directeurs de cabinet des élus mêmes pris pour cible, quand ils ne siègeraient pas tout bonnement dans leur fauteuil, y défendant alors à un alinéa ou un intitulé peut-être près, quand ils ne les reprendraient pas intégralement à leur compte, les mesures prises et les politiques mises en place ?), qu'il avait fini lui aussi par être interpellé par les forces de l'ordre, avait profité de mon intervention pour quitter la table. (Qui aurait cependant pu dire à ce moment-là si un je-ne-sais-quoi de cet entretien n'avait pas déjà touché quelque corde sensible ou pénétré quelque voix intérieure qui le ramèneraient ensuite rapidement à la raison et dans le droit chemin ? Comme il en fut pour moi à son âge avec cette visite surprise que le frère de mon père et mon tuteur après sa mort me faisait un soir après la classe à la demande de ma mère qui ne savait plus elle-même me concernant à quel saint se vouer.) :

« Excédé par leurs éclats de voix, les bruits de leurs disputes continuelles : armoires vidées, meubles renversés, vaisselle brisée, etc., et les aboiements intempestifs du chien, mais impuissant à les empêcher ou faire cesser, aussi bien par le rappel courtois des règles élémentaires du bon voisinage, que par l'appel aux représentants de la loi, cet habitant d'une commune de l'agglomération stéphanoise n'ayant jamais fait parler de lui auparavant finit un soir par tous les abattre à coups de fusil de chasse. N'étant moi-même plus très sûr à quelque temps de là de mon pouvoir sur la raison, je décidais par conséquent de m'éloigner au plus vite de voisins de palier en tous

points semblables, aussi détestables et exécrables, dont j'avais hérité sans le savoir en signant le mois précédent le contrat de location. À peine avais-je pris cette décision qu'une offre de logement répondant à mes exigences se présentait dans un autre arrondissement de la capitale... celle-là même à la recherche de laquelle je serais parti trois mois plus tôt si la nostalgie du quartier ne m'y avait alors retenu ! Lequel d'entre nous, n'est-ce pas, peut se vanter de ne jamais s'être fourvoyé, parfois lourdement et de manière irrévocable, non seulement au temps de sa jeunesse, mais encore plus tard, aux prises avec des sentiments même aussi ordinaires que la crainte, la nostalgie ou la vanité ? À plus forte raison lorsque l'environnement, le milieu, le système encourageant ou favorisent leur expression ! "L'eût-il repris un, voire cinq francs, plaisantais-je ainsi ce matin-là sur le chemin du retour de la librairie avec la personne venue m'aider à y transporter le tas de livres dont je cherchais à me débarrasser, s'il s'était aperçu en retournant l'ouvrage que j'en étais aussi l'auteur ?" – un ouvrage scientifique et technique m'ayant valu peu de temps après sa sortie d'être banni, écarté du milieu de la recherche universitaire qui était devenu le mien au début de la décennie précédente, suite à la plainte déposée contre moi par un ancien secrétaire d'État, mécontent de cette publication ayant échappé à sa surveillance, auprès du directeur de mon laboratoire de rattachement. Tout ça donc pour m'entendre effectivement dire à quelques années d'intervalle, que sur le marché du livre d'occasion, l'ouvrage incriminé par ce petit homme sec et voûté, le genre d'hommes qu'on croisait encore en général à l'époque dans les couloirs des cabinets ministériels et préfectoraux, ne valait rien du tout ! »

La bosse de l'écrivain

Ni comme une activité professionnelle alternative, de remplacement ou de substitution, ni comme une distraction ou un passe-temps éventuels, et pas non plus comme une mesure d'hygiène mentale ou un remède contre l'amertume : l'écriture de création m'apparut d'abord comme une nécessité d'ordre physique, aussi vitale que l'air ou la lumière.

Un autoportrait d'une dizaine de pages marquait les débuts de mon engagement dans cette voie. Lui succédaient : un carnet de voyage, un essai, trois poèmes, un carnet de notations musicales, un pamphlet, un autre essai, un récit, à mi-chemin entre le récit d'aventures et le récit historique, un journal de voyage, un documentaire et, pour finir, un volume de mémoires.

Diversité des genres, donc, mais unicité (a posteriori) de la démarche : célébrer l'"ici et maintenant". Variété également des sujets, mais point de départ identique : chercher à reprendre pied dans la réalité après une vive

émotion ou très forte tension. Au final pourtant, des réalisations tenant peut-être moins à ma volonté et aux moyens d'expression en ma possession qu'aux circonstances extérieures ou au hasard.

Ainsi en alla-t-il par exemple de mon carnet de voyage, une série d'impressions inspirées de mes quatre premiers voyages dans la région du Mékong, où je partais pour la première fois au mois de janvier 1995, pratiquement sur un coup de dés, parmi l'ensemble des destinations lointaines envisagées : l'Afrique australe, l'archipel des Caraïbes, les Pays andins, etc., pour me soustraire pendant cinq semaines à l'emprise de l'hiver sur le littoral de la mer du Nord. À dire vrai, je ne me déplacerais pas beaucoup au cours de ce premier voyage, me contentant de me mêler discrètement aux habitants de la ville au bord du fleuve où l'avion de la compagnie aérienne m'avait déposé. De retour chez moi, toujours légèrement ivre des sensations emmagasinées, je rangeais néanmoins au fond du tiroir de mon bureau, en guise de souvenirs en quelque sorte, les deux carnets de notes en tous genres que j'y avais prises, et retournais rapidement à mes occupations. Ils y seraient probablement restés si je n'avais pas découvert quelques mois plus tard, en attendant mon tour dans une agence de voyages, un exemplaire de l'ouvrage *Mémoire du Laos* de Geneviève Couteau sur une étagère. Sous la forme d'une suite de courts textes indépendants les uns des autres, certains accompagnés d'un dessin, l'auteure y retraçait les deux longs séjours qu'elle avait effectués dans ce pays quinze-vingt ans plus tôt. Sitôt rentré, encore tout excité par ma découverte, je sortais les deux carnets de notes du tiroir de mon bureau et essayais. Ça marchait ! L'année suivante, un magazine spécialisé dont j'étais un jour précédent tombé sur deux ou trois numéros à l'étalage d'un marchand de journaux et qui m'avaient plu par leur contenu publiait mes premiers résultats et, ce faisant, m'encourageait à poursuivre. Au mois d'avril 1997, j'étais donc de retour dans la région, non plus cette fois pour y trouver un ciel tout bleu et du soleil, de la chaleur et de la lumière, bien qu'ils fussent tout aussi absents sur la Butte Montmartre au pied de laquelle je résidais dorénavant que sur le littoral de la mer du Nord, mais matière à alimenter peut-être de nouveaux textes. Et de même en février puis en novembre 1998. Après quoi, ayant aussi fait dans l'intervalle, à la suite d'une petite annonce fixée sur l'un des panneaux d'affichage de l'Institut national des langues et civilisations orientales dont j'utilisais parfois les ressources de sa Bibliothèque, à la manière d'une bouteille jetée à la mer, la connaissance d'un couple pareillement épris comme moi de cette région et la parcourant un carnet de croquis à la main prêt à s'associer, je me mettais en quête d'un éditeur. Tous ceux auxquels j'avais spontanément pensé ayant refusé le projet, pour des motifs me faisant parfois me demander s'ils l'avaient vraiment lu ou bien ne répondaient pas à celui de quelqu'un

d'autre, je pouvais donc un jour la porte d'un de ceux auxquels je n'avais pas du tout songé, mais dont l'enseigne subsidiaire en passant dans la rue une semaine auparavant m'avait interpellé. Au lieu de me renvoyer aussitôt comme les autres à la rédaction d'un courrier, l'agent d'accueil à qui je me présentais me faisait au contraire patienter quelques instants, le temps de se renseigner sur la présence du directeur dans les locaux et, dans l'affirmative, sur sa disponibilité. Présent et disponible, ce dernier acceptait encore de me recevoir sur-le-champ dans son bureau. Davantage peut-être même que la nature des textes ou la qualité des illustrations que je lui présentais alors succinctement, la destination, le genre : ni guide de voyage, ni ouvrage de spécialistes, ni récit ou roman d'aventures, ainsi que le format A5 à l'italienne l'accrochaient d'emblée. Au mois de juin 2000, soit donc cinq années après mes tout premiers essais, paraissait ainsi en librairie ma première œuvre littéraire, dont un millier d'exemplaires se vendaient rapidement durant l'été grâce à son compte-rendu dans le supplément « Des Livres » du journal *Le Monde* – un compte-rendu rédigé par une partenaire occasionnelle de varappe en forêt de Fontainebleau le week-end, journaliste indépendante de profession, à qui j'avais peut-être une fois parlé de ce projet au cours d'une pause.

Intervenant dans mes autres réalisations pareillement d'un bout à l'autre, quoiqu'à chaque fois d'une façon différente et singulière, mais néanmoins toujours aussi déterminante, cette part échappant à mon contrôle : découverte accidentelle, observation ou remarque fortuite, rencontre imprévue, visite inattendue, etc., sans parler des surprises régulières de la langue elle-même au cours de la rédaction, faisait que je n'avais cessé de m'étonner des chemins inédits et insolites de la création, par contraste ou opposition peut-être aussi avec les schémas beaucoup plus routiniers et tracés de la vie.

Une œuvre d'art n'a pas de prix

« À l'occasion, nous en reparlerons. », me dit pour clore cet échange et avant de remonter dans sa voiture la sœur de la maîtresse de maison venue nous rejoindre en milieu d'après-midi.

Dirigeant avec son mari une entreprise à la pointe du progrès dans le secteur du matériel médical, ses choix en matière artistique et littéraire étaient bizarrement restés très conventionnels et tournés entièrement vers le passé : Balzac et Victor Hugo, Debussy et Ravel, Monet et Renoir, etc. Sans être pourtant voyante comme le fait par exemple d'être boiteuse ou borgne, ou celui d'avoir les dents de travers ou les doigts noueux, auxquels seul un homme insensible et froid ou peut-être, à l'opposé, sous le coup de la passion,

passerait outre, cette discordance n'en agissait pas moins de même initialement sur moi comme un frein dans mon attirance... avant donc de se muer, de se transformer en simple curiosité.

Le contenu de deux énormes malles métalliques, arrivées couvertes d'étiquettes et de visas mais intactes, ainsi qu'une partie de celui d'un cadre en bois posé devant l'entrée, débarrassés des couvertures de protection, morceaux de film plastique à bulles et autres cartons ou papiers d'emballage entassés dans un coin, occupaient désormais tout l'espace de la remise, à l'exception d'un étroit passage laissé libre à la circulation.

« Quel prix, à votre avis, en manière peut-être de conclusion à cette longue journée de déballage, pour ce grand tableau-ci ?

- Demandez-moi plutôt, puisqu'une œuvre d'art par définition n'a pas de prix, quelle somme d'argent un collectionneur privé ou une institution publique seraient aujourd'hui prêts à déboursier pour l'acquérir si l'occasion se présentait.

- Formulée ou tournée de cette façon, j'en déduis que l'estimation de la valeur de l'un quelconque de ces tableaux n'a sans doute pas grand chose à voir avec le calcul du prix de revient des fournitures de bureau Canon, Olivetti, Xerox et autres que j'ai vendues durant une grande partie de ma vie.

- Pas grand chose, non ! Et pas davantage avec les théories de la valeur ou des prix, qu'elles soient classiques, néo-classiques ou marxistes, que j'ai enseignées pendant de nombreuses années à l'université ! Même si y entre aussi un ensemble de données et d'informations, je veux bien sûr parler des caractéristiques intrinsèques du tableau en question : sujet, technique, support, dimensions, école ou courant, état de conservation, pour citer les principales, prévaut en effet la force d'attraction ou le pouvoir de séduction exercé par le peintre et son œuvre sur le marché de l'art et ses principaux acteurs : collectionneurs privés et institutions publiques, mais aussi : experts et commissaires-priseurs, directeurs de revues et éditeurs de beaux-livres, galeristes et marchands, dont les motivations, très différentes déjà de l'un à l'autre : philanthropie, placement, plaisir, prestige, profit, promotion, etc., fluctuent en outre considérablement avec la conjoncture et le temps.

- Je comprends ici la naïveté de ma question. À demain, donc ! »

Accoudé au comptoir du bar de l'hôtel, un verre de Dubonnet posé devant moi en souvenir de ma première rencontre avec le peintre une vingtaine d'années auparavant, passant ainsi en revue les temps forts de cette journée, je repensais également à l'étonnement mêlé d'incrédulité de la maîtresse de maison au téléphone la semaine précédente, interloquée par ma réponse à sa question sur l'origine de mon intérêt pour sa vie et son œuvre :

parce que son nom, prononcé la première fois, rendit un son agréable dans mon oreille.

« Un autre verre, chef ? Comme sur l'affiche ?

- Volontiers ! Mais saviez-vous également que cet apéritif fut patronné à sa naissance au tournant des années 1850 par le gouvernement en raison des difficultés que celui-ci rencontrait à persuader les militaires en poste dans les Colonies, alors que le paludisme y était endémique, de toujours bien prendre quotidiennement leur ration de quinine, parce qu'ils trouvaient celle-ci très amère ?

- Non, je l'ignorais complètement... »

Le Flamboyant

Accroché sur le mur du fond, entouré de vitrines remplies de trophées et éclairé par deux spots fixés au plafond, je m'accordais harmonieusement avec cet intérieur rustique, où ma présence toute nouvelle procédait non pas du hasard, mais d'une longue suite de circonstances.

À commencer par celles de ma naissance à dix mille kilomètres de là, sur une île du Mékong aux confins du Laos et du Cambodge, il y avait soixante-quinze ans. Qui aurait en effet pu penser qu'un jeune artiste peintre français de passage dans la région quelques années plus tôt y trouverait une atmosphère propice à son inspiration et déciderait par conséquent de s'y installer ?

De petit format et sur bois, j'incarnais à moi seul par mon sujet, ma composition, ma palette de couleurs ainsi que mes jeux d'ombre et de lumière ce rêve d'un havre de paix, de douceur et de sérénité, qu'était à l'époque la région tout entière, qui aiguillonnerait mon créateur.

Entreposé ensuite sur la terrasse de son habitation avec les autres représentations de cet éden terrestre : les berges du fleuve plantées de flamboyants, les étendues de rizières cultivées, les paillotes isolées, les villages ombragés, etc., j'attirais un jour l'attention du principal négociant du chef-lieu venu lui rendre visite en ami, qui m'emportait alors au terme de celle-là et après force cognac-Perrier pour compléter l'ameublement et la décoration de sa maison.

Choisi plusieurs années plus tard parmi d'autres objets de valeur aussi en sa possession : une coupe à offrandes en argent repoussé, une étoffe en soie brodée au fil d'or, un laque vietnamien, un tambour de bronze, etc., pour servir de cadeau destiné à l'épouse d'un ancien associé retourné en Métropole, en manière de remerciements pour avoir accepté de jouer le rôle d'entremetteuse et l'avoir rempli avec succès, je quittais à ce moment-là moi aussi les Tropiques pour le Sud-ouest de la France, où je passerais au total plus de cinquante années... jusqu'au décès de celle à qui donc j'avais été offert.

De la pleine lumière de sa salle à manger, où je trônais au-dessus du manteau de cheminée, je passais alors à l'obscurité de l'armoire de la chambre à coucher de la nièce du côté de Clermont-Ferrand qui avait hérité d'elle.

Et je m’y morfondrais peut-être encore aujourd’hui sans la vigilance du biographe autorisé de mon créateur et le promoteur de son œuvre, qui, parce qu’il connaissait mon existence, mais avait perdu ma trace au moment de la succession, se tournait un jour du côté de « l’objet » de mon échange initial, toujours en vie, pour obtenir éventuellement de mes nouvelles. Veuf inconsolable lorsqu’il me retrouvait, le mari de ladite nièce, emportée par une maladie foudroyante, ne tardait pas en effet de me céder, d’autant plus facilement que mon histoire lui était toujours restée étrangère.

Mes nouveaux propriétaires ne m’avaient pas dit que je rejoindrais dans leur séjour déjà cinq de mes congénères. Doté de la même curiosité insatiable que notre créateur commun, une disposition d’esprit sur laquelle reposerait en partie toute son œuvre, j’engageais par conséquent rapidement avec eux la conversation.

Le plus ancien, une nature morte, un genre quasiment absent de l’œuvre de l’artiste peintre et dont les rares spécimens remontaient tous à ses années perpignanaises, celles qui précédèrent son départ en Indochine et son installation au Laos, ne saurait malheureusement rien me dire d’autre ni de davantage daté que d’avoir été remporté par un marchand dans une vente aux enchères s’étant tenue dans une commune limitrophe de Perpignan au tournant du nouveau millénaire (sollicité à quelque temps de là par le biographe autorisé de notre créateur et le promoteur de son œuvre pour connaître aussi l’identité du vendeur dans l’espoir de remonter à son propriétaire d’origine, son commissaire-priseur refuserait de lui ouvrir ses livres de comptes au nom du respect de l’anonymat), puis remarqué par nos propriétaires une dizaine d’années plus tard lors de son exposition au Musée des beaux-arts de la ville avec une vingtaine d’autres tableaux – marines, natures mortes, paysages – datant de ces années-là, et se contentait de se laisser admirer pour la remarquable unité des contrastes de couleurs (éclatantes vs ternes), de formes (irrégulières vs régulières) et de qualités (produits naturels vs articles manufacturés) formée par la demi-douzaine de poivrons multicolores répartis dans une assiette posée sur une tablette, d’un côté, et les récipients en verre ou les ustensiles en fer-blanc qui les assiégeaient de toutes parts, de l’autre.

Mises en valeur par leur encadrement d’époque, simple, sobre et élégant en parfait état, lui tenaient compagnie une très jolie paire d’aquarelles sur papier situées et datées (un geste de l’artiste peintre qui avait donc pour une fois dispensé son biographe autorisé et le promoteur de son œuvre de se lancer dans un véritable jeu de piste) représentant deux facettes caractéristiques du même sujet, le fort et le golfe de la station balnéaire de

Rosas, à la morne saison, celle qui voyait en effet chaque année notre créateur quitter Perpignan et passer en Espagne en suivant le littoral, son col Danton ouvert sur sa veste beige en velours côtelé, d'où il revenait avec les premiers beaux jours, son carton à dessins rempli de ses souvenirs de voyage, qu'il exposait à l'occasion dans l'une ou l'autre des galeries du centre-ville en pensant qu'ils intéresseraient peut-être quelqu'un parmi ses amis ou ses connaissances des Tréteaux, cette compagnie théâtrale au succès des revues de laquelle il devait contribuer deux années de suite en réalisant les décors, comme dans le cas présent un jeune négociant en vins, dont il inscrivait au dos de l'une d'elles le nom ainsi que le jour de son passage pour les récupérer, adhérent à la troupe nouvellement élu à son Assemblée générale, séduit justement par cette manière de faire spécifique que l'artiste peintre, sans jamais la transformer en recette à succès ni laisser devenir sa marque de fabrique ou systématiser, avait trouvée (de passage à Bordeaux quelques années plus tôt, il en représentait ainsi pareillement sa Place Gambetta et, située légèrement en retrait de celle-ci, la Porte Dijeaux). Par quels tours et détours nos deux aquarelles se retrouvèrent-elles quatre-vingts ans plus tard à la Foire annuelle des antiquaires de Prades, où le biographe autorisé de notre créateur et le promoteur de son œuvre, qui y était à ce moment-là domicilié, les découvrait tout à fait par hasard au retour d'une course au centre du village, voilà par contre une question à laquelle leur exposant, qui avouerait même n'avoir jamais prêté attention à la signature, serait hélas totalement incapable de répondre.

Autant les autres principaux collectionneurs des œuvres de notre créateur avaient plutôt tendance à se spécialiser dans un format, un genre, une période, une technique, etc., autant nos propriétaires étaient donc plutôt sans parti pris, comme le confirmait encore la présence en notre sein d'une fort grande et belle marine à la sanguine représentant une flottille de sampans sur le Mékong ; une œuvre unique en son genre, dont l'existence même, depuis ce jour où le verre de protection ayant jusque-là empêché le déchiffrement de cette inscription au crayon : "Cambodge, 1942" en caractères minuscules au-dessus de la signature se brisait en mille morceaux lors d'une manutention, avait obligé à prendre au sérieux le témoignage laissé par un ancien ingénieur des travaux publics de l'État en poste dans ce pays à cette époque-là, d'après lequel l'artiste peintre participait activement aux campagnes de fouilles archéologiques menées par l'École française d'Extrême-Orient à Angkor en y levant les plans des temples en ruine.

Mais le morceau de choix ou la pièce maîtresse de notre ensemble aujourd'hui, qui avait retrouvé l'éclat de ses jeunes années après avoir été

nettoyé à l'occasion de son exposition dans la ville natale de notre créateur pour le centième anniversaire de sa naissance avec une trentaine d'autres tableaux – paysages, portraits, scènes de genre – datant de ces mêmes années et au-delà, nul d'entre nous autres qui étions tous par opposition d'acquisition récente ne le contestait, était constitué par le tableau représentant un superbe flamboyant au bord du Mékong (uniquement là me semblait-il pour indiquer l'échelle, un jeune garçon assis en tailleur sur le tapis de fleurs écarlates tombées de l'arbre y figurait aussi), un des sujets de prédilection de l'artiste peintre et au nombre de ceux qui feraient plus tard sa renommée, réalisé à peu près en même temps que moi, mais d'un format largement supérieur et sur toile, que les parents de nos propriétaires, qui exploitaient une plantation de café sur les hauts-plateaux situés au nord-est de la province, lui avaient acheté directement, un jour qu'ils étaient descendus au chef-lieu pour traiter une affaire avec son principal négociant, alors qu'il y exposait justement ses dernières créations dans ses entrepôts.

Un coup de dés jamais n'abolira le hasard

« Je suis en possession d'un tableau signé Marc Leguay représentant un pâté de maisons sur pilotis. Ce tableau fut offert à mes grands-parents dans les années 50 ou 60 par une personne ayant vécu en Indochine. Je n'ai pas trouvé sa reproduction dans votre ouvrage consacré à l'artiste peintre que j'ai acheté récemment sur Amazon. Auprès de qui pourrais-je recueillir des informations supplémentaires ? Merci d'avance pour les renseignements que vous pourriez m'apporter.

– Enchanté de faire ici votre connaissance et bienvenue au club des propriétaires d'œuvres de Marc Leguay, à l'inventaire desquelles je me consacre depuis bientôt vingt-cinq ans, dont je suis par conséquent devenu au fil du temps la personne de référence et me ferai donc un plaisir de vous renseigner du mieux que je peux sur la vôtre si vous voulez bien m'en adresser une image de qualité, en me précisant aussi ses caractéristiques techniques : dimensions, médium, nature du support. Vous souvenez-vous par ailleurs du nom de la personne l'ayant offerte à vos grands-parents ?

– Sur l'origine de sa détention, je n'en sais que ce que je vous ai dit, à savoir qu'une relation de mes grands-parents, qui d'après mes souvenirs d'enfant avait vécu en Indochine, mais dont j'ignore le nom, leur en fit cadeau dans les années 50 ou 60, puisque j'ai toujours connu ce tableau accroché au mur de leur salon. Je l'ai récupéré au moment de l'héritage parce qu'il me parlait après avoir moi-même vécu un temps en outre-mer. Je ne vous cache pas maintenant ma crainte – n'en possédant aucun titre de propriété ou facture en faisant preuve – qu'il fasse partie des œuvres de Marc Leguay disparues que vous évoquez dans votre ouvrage. Si c'était le cas, les ayants droit du peintre ne seraient-ils pas enclins à me le réclamer ? Je serais très malheureux de devoir m'en séparer.

– Je vous rassure ici tout de suite : cette disparition datant de la seconde moitié des années 1970, vous n'avez par conséquent aucune crainte à avoir.

–  En pièce jointe, donc, l'image du tableau (64 x 50 cm). Bien que néophyte, je pense qu'il s'agit d'une huile sur bois (ou contreplaqué) de quelques millimètres d'épaisseur. J'aimerais savoir s'il est authentique. Si oui,

quel est le lieu représenté et quand a-t-il été réalisé ? Connaîtra-t-on jamais le nom de son propriétaire d'origine ?

– Je peux vous certifier que le tableau est authentique. Son sujet est l'habitat en milieu rural aux alentours de Vientiane. Il date du milieu des années 1950. Son rapprochement avec celui portant le numéro 105 reproduit à la page 60 de mon ouvrage s'impose. Vos recherches dans les archives de vos grands-parents ou les souvenirs de vos parents nous mettront sur la piste de son propriétaire d'origine.

– Malheureusement, mes grands-parents ni ma mère ne sont encore de ce monde pour me renseigner sur l'identité du donateur.

– 🖼️ À l'impossible nul n'est tenu, n'est-ce pas ? Permettez-moi néanmoins de vous demander les nom et prénom de vos grands-parents maternels, leur année de naissance, leur profession et leur lieu de résidence quand ils reçurent ce tableau. Sait-on jamais ? Savez-vous par ailleurs si comme vous et moi, ainsi que la personne le leur ayant offert, ils vécurent eux-aussi en outre-mer ? P.-S. : J'ai omis tantôt de vous signaler l'existence d'une esquisse au crayon de votre tableau (voir pièce jointe et p.152-153 de mon ouvrage).

– Mon grand-père, René B., directeur de banque, né en 1904, résidait Avenue Gambetta à La Châtre. Il n'a jamais séjourné en outre-mer et a donc peut-être reçu ce tableau de l'un de ses clients en remerciement d'un service rendu.

– C'est bien noté. Partant de là, si j'apprends quelque chose, je vous en informe aussitôt. »

Une semaine plus tard...

« Votre grand-père aurait-il, par hasard, dirigé l'agence de la BNCI, l'une des banques ancêtres du groupe BNP Paribas, de Nemours, où était domicilié le compte de Marc Leguay ?

– Effectivement, mon grand-père en a bien été le directeur. Serait-ce donc Marc Leguay lui-même qui lui aurait fait cadeau du tableau ?

– Qu'il s'agisse d'un cadeau fait par Marc Leguay est tout à fait possible, mais dépend de votre réponse à cette autre question : quand votre grand-père dirigea-t-il l'agence de la BNCI de Nemours ?

– Je ne connais pas précisément ses dates de travail, néanmoins, je situe la fourchette entre 1951 et 1958. Ainsi Marc Leguay aurait séjourné à Nemours et pu y rencontrer mon grand-père comme client de son agence ? Pourtant, les éléments de sa biographie figurant dans votre ouvrage ne signalent pas de séjour en France durant cette période. Qu'est-ce qui reliait l'artiste peintre à Nemours, d'où il n'était pas originaire ?

– Ce qui reliait Marc Leguay à Nemours était un certain Fernand L. (Versailles, 1908 - Nice, 1992), parti chercher fortune en Indochine au début des années 1930, basé à Saïgon (Cochinchine) puis Paksé (Sud-Laos), où il mettrait de temps à autre à la disposition de l'artiste peintre, dont il devenait rapidement l'ami et l'un de ses principaux soutiens, ses entrepôts situés le long du Mékong pour lui permettre d'exposer, mais ayant acheté au début des années 1950 une maison à Nanteau-sur-Lunain, où il résiderait en permanence après avoir quitté l'Indochine en 1955, y recevant alors parfois à dîner votre grand-père. Possédant un très grand nombre d'œuvres de Marc Leguay, il n'hésitait pas à l'occasion à se séparer de l'une d'entre elles, comme me l'a encore répété ce matin au téléphone sa fille Élisabeth, dont le nom de "B." est spontanément venu à l'esprit. En conclusion, c'est donc de Fernand L. (et non de Marc Leguay, comme je vous l'ai écrit hier soir par erreur dans l'emportement de mon intuition) que votre grand-père a reçu ce tableau, peut-être en remerciement d'un service rendu, comme vous le supposez à juste titre aujourd'hui.

– Le nom de "L." me dit effectivement quelque chose, car j'ai assisté dans les années 70 à une rencontre entre mes grands-parents et le couple L. de passage à La Châtre, et je me souviens qu'ils évoquèrent leur vie à Nice, où M. L. est apparemment décédé. Merci encore pour votre enquête remarquablement menée.

– Merci à vous surtout pour avoir réussi hier par votre questionnement à introduire le doute dans mon esprit, qui m'a conduit ce matin sur la bonne voie, m'étant brusquement rappelé ce que sa veuve (décédée elle aussi à présent) me raconta il y a bien des années sur leur retour en Métropole et leur installation dans la région parisienne. N'en supportant toutefois pas le climat, Fernand L., son épouse et ses trois enfants quittèrent effectivement Nanteau-sur-Lunain à la fin des années 1950 pour le Midi de la France et plus précisément Saint-Jeannet sur les hauteurs de Nice. Élisabeth, qui conserve donc encore aujourd'hui le souvenir précis de ces dîners auxquels votre grand-père était convié, vous en dira peut-être un jour prochain davantage (m'étant permis ce matin de lui communiquer votre nom et l'adresse de votre messagerie personnelle). »

Épilogue

S'il devait en garder le goût amer jusqu'à sa mort le 22 mai 2001, Marc Leguay s'y résignerait néanmoins assez vite, comme l'attestait l'extrait suivant d'une lettre en date du 23 août 1979 adressée au fils d'un "vieux copain" qu'il avait reçus deux mois et demi plus tôt chez lui à Ban Khok Nong Saeng où il s'était réfugié avec sa compagne qui en était originaire moins d'un an après l'arrivée au pouvoir du Pathet Lao : « Cher Philippe. ... Je n'ose te demander de t'occuper de mes souvenirs envoyés en France. Je crains qu'ils ne soient perdus, j'habite si loin ! ... ».

Pressés par l'Ambassade à la rentrée de septembre 1975 d'organiser leur départ sans attendre la fin de l'année scolaire, de leur contrat ou de leur mission et à ne conserver dans l'intervalle que le strict nécessaire, par mesure de précaution compte tenu de l'incertitude grandissante de la situation, les déménagements des ressortissants français au Laos avaient aussitôt commencé d'affluer vers les entrepôts de la douane laotienne à Thanaleng où, en plus grand nombre donc qu'à l'accoutumée, ils s'entassaient alors pêle-mêle en attendant d'être ensuite acheminés par camion à Khlong Toei, le port de Bangkok, malgré la désorganisation et le chaos qui y régnaient déjà après la chute de Phnom Penh puis celle de Saïgon au mois d'avril précédent, pour y être en principe chargés sur des cargos mixtes à destination de l'Hexagone.

Que son ancien collègue au lycée, qui était le destinataire du sien, ne l'avait pas reçu, ainsi qu'il le lui dirait lui-même la veille de Noël 1977, où celui-ci lui faisait une visite surprise à son domicile rue de l'Île à Dijon et en oubliait de dépit sa valise à l'hôtel en partant, ne permettait pas pour autant d'en conclure sérieusement aujourd'hui comme hier qu'il s'était volatilisé au sens propre du terme en cours de route, même si les différentes pistes de recherche sur l'endroit où il aurait pu échouer ou les mains entre lesquelles il aurait pu tomber avaient toutes abouti à une impasse et que rien de son contenu n'était jamais réapparu.

Donnait peut-être mieux que n'importe quoi d'autre la mesure du préjudice subi l'inventaire des lieux figurant dans le compte rendu qu'un des membres fondateurs de l'association internationale des collectionneurs de

timbres-poste du Laos, en poste à Vientiane à l'époque, faisait de sa visite à l'artiste peintre aux alentours de la mi-juin 1974, qui occupait à ce moment-là un vaste appartement avec balcon donnant sur l'avenue Lane Xang situé au quatrième et dernier étage du *Building*, le tout premier immeuble d'habitation de la capitale, et publiait avec son accord dans le numéro suivant du bulletin de ladite association : « ... Les murs sont recouverts des tableaux du Maître et il est bien difficile de dire lequel est le plus beau. Personnellement, ... ».

Il s'agissait assurément là d'une piètre consolation, mais cette disparition de son déménagement (il ne fut pas le seul à qui pareille mésaventure arriva... victime une fois de plus de l'Histoire) contribuerait peut-être autant sinon davantage que son goût pour la boisson ou sa passion des femmes à sa légende dans son pays d'adoption. Parce qu'aussitôt après que la nouvelle s'y était répandue, chacun avait rapidement eu son avis sur le sujet, depuis sa destruction par "les Pathets" faisant littéralement feu de tout bois aux lendemains de leur victoire jusqu'à son détournement par les Thaïlandais se livrant au pillage dans le port de Bangkok en passant par le mensonge et la trahison du surveillant général... pour n'en citer que quelques-uns.

L'esprit absorbé par la susdite phrase de conclusion de cette compilation sur l'évènement, me revenait à la mémoire le souvenir de ce guide touristique local, de passage en France pour une raison familiale, venu assister à ma conférence sur la vie et l'œuvre de Marc Leguay à la Maison de l'Asie à Paris le samedi 25 juin 2022, m'affirmant en aparté à la fin de la rencontre que les tableaux de nu, que l'artiste peintre réaliserait au cours de sa dernière période d'activité, celle où il logeait au *Building*, en prenant comme modèle sa compagne, qui de toutes ses affaires renfermées dans les deux caisses en bois de grandes dimensions composant son déménagement valaient à mes yeux le plus en raison de leur sujet tabou, de la confidentialité qui les avait entourés et de leur caractère ultime ou testamentaire, auxquels j'avais fait référence dans mon exposé, se trouvaient chez l'un des nouveaux riches de Vientiane.

Disait-il vrai, ou racontait-il lui aussi des bobards ? Parce que je ne parviendrais jamais à obtenir le nom de la personne en question, son adresse et son téléphone, en dépit de plusieurs relances, j'opterais au bout d'un mois pour la seconde alternative, non sans à la fois en retirer un enseignement, celui que la légende de Marc Leguay sur place quelque cinquante ans après les faits était toujours vivace, et en éprouver paradoxalement presque un soulagement. Dopées depuis le commencement par le mystère de cette disparition de son déménagement, qu'advient-il par conséquent de mes recherches, avais-je en effet pensé fort égoïstement durant ce laps de temps, s'il était éclairci ?

Repères biographiques

1910 Naissance de Marcel Leguay à Charleville (Ardennes) le 10 janvier.

1916 Fuyant l'occupant allemand, Marcel, son frère André, ses deux sœurs, Madeleine et Geneviève, et leur mère quittent Charleville pour Maltot (Calvados), le domicile paternel.

1922 Leurs parents morts tous les deux à quelques mois d'intervalle, Marcel et ses frère et sœurs sont adoptés par la nation. Ils seront élevés par leur grand-mère maternelle à Évreux (Eure).

1927 Après des études secondaires sans histoires, Marcel Leguay accepte l'emploi d'expéditionnaire que la mairie d'Évreux lui propose. Mais n'en supportant pas la monotonie, il en démissionne rapidement et part sur les routes de France, des pays de l'Europe méridionale et d'Afrique du Nord, sa boîte de couleurs à la main, son carton à dessins sous le bras et son chevalet sur l'épaule.

1931 Marc (diminutif de Marcel) Leguay se fixe à Perpignan (Pyrénées-Orientales) et y passe le plus clair de son temps à dessiner et à peindre ce qui frappe son imagination lors de ses promenades en ville.

1934 Marc Leguay se joint à la compagnie théâtrale d'Albert Bausil puis à celle des Tréteaux et participe au succès de leurs revues en signant les décors.

1936 Répondant à l'invitation du gouverneur de la Cochinchine Pierre Pagès, Marc Leguay s'embarque à Marseille pour l'Indochine.

1937 Ayant laissé partir sans lui le bateau destiné à le ramener en Métropole, Marc Leguay s'arrête bientôt sur l'île de Som, aux confins du Laos et du Cambodge. Il y trouve un havre, une atmosphère propice à son inspiration et décide donc de s'y installer.

1946 Marc Leguay se remarie. Sa nouvelle épouse lui servira aussi de modèle principal durant les dix années suivantes.

1947 Marc Leguay se laisse persuader par ses amis laotiens de déménager à Vientiane son école d'arts appliqués. Il est cependant rapidement obligé de

mettre la clé sous la porte faute de crédits. À ce moment-là, il est recruté comme professeur de dessin au lycée Auguste Pavie, un métier qu'il exercera au total vingt-huit années.

1951 Marc Leguay entame avec l'administration des Postes laotiennes une collaboration qui s'étalera sur plus de deux décennies, réalisant la maquette d'une cinquantaine de timbres.

1964 Marc Leguay emménage seul dans un vaste appartement situé au quatrième et dernier étage du tout premier immeuble d'habitation de Vientiane.

1976 Marc Leguay quitte le Laos. Lui et sa compagne d'origine thaïlandaise se retirent dans le village natal de celle-ci.

2001 Décès de Marc Leguay à Ban Khok Nong Saeng le 22 mai.

Table

Avant-propos	2
Prologue	4
Le Biographe	6
L'île au trésor	9
Dans les pas de Marc Leguay	13
L'homme et son œuvre	33
Miroir, ô mon beau miroir, dis-moi...	44
Le Flamboyant	54
<i>Un coup de dés jamais n'abolira le hasard</i>	59
Épilogue	63
Repères biographiques	66



© Musée d'art, histoire et archéologie d'Évreux 2022